# BIBLIOGRAPHIE
# CATHOLIQUE,

## REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES,
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME XV.

QUINZIÈME ANNÉE. 1855 — 1856.

PARIS,
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,
RUE DE SÈVRES, 31.

1855



# BIBLIOGRAPHIE
# CATHOLIQUE.

QUINZIÈME ANNÉE.

## OUVRAGES

### Condamnés et défendus par la S. Congrégation de l'Index.

La S. Congrégation de l'Index, par deux décrets en date l'un du 11 juin, l'autre du 22 mars 1855, approuvés par le Souverain Pontife le 15 juin, a condamné les ouvrages suivants :

*Histoire de l'Église de France*, par M. l'abbé GUETTÉE. —Tomes VIII, IX et X.

*Du Siége du pouvoir ecclésiastique dans l'Église de Jésus-Christ. Lettres à M. le marquis de Régnon, fondateur et rédacteur de l'Unité Catholique*, par M. l'abbé J.-H.-R. PROMPSAULT.

On se rappelle sans doute que les sept premiers volumes de l'*Histoire de l'Église de France* ont été condamnés par un décret de l'Index du 22 janvier 1852 (Voir notre tome XI, p. 337); quant au volume de M. l'abbé Prompsault sur le *Siége du pouvoir ecclésiastique*, nous avons inséré, en décembre 1853 (p. 241 de notre tome XIII), le Mandement de S. E. le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, qui l'a également condamné.

1. **CAUSERIES** *sur la santé, à l'usage des pensionnats de demoiselles*, par le docteur VAN BIERVLIET, professeur ordinaire de physiologie et de pathologie générale à l'Université catholique de Louvain. — 1 volume in-12 de VIII-324 pages, orné de 27 gravures (1854), chez J. Casterman et fils, à Tournai, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris; — prix : 1 fr. 80 c.

Ce petit ouvrage est la reproduction fidèle de quelques leçons élémentaires d'hygiène données par l'auteur aux élèves du pensionnat Sainte-Marie à Thielt. Ce n'est pas un cours complet d'hygiène, mais

*sion des livres du colportage* (1852), par M. Charles NISARD, adjoint de la Commission. — 2 volumes in-8° de XIII-580 et 596 pages (1854), chez Amyot; — prix : 20 fr.

On a souvent déploré la corruption des habitants de la campagne. Est-elle aussi profonde qu'on l'a dit? Nous le craignons bien. Un des plus célèbres romanciers de notre temps a cherché à peindre le paysan. Si les couleurs du tableau sont vraies, il faudrait bannir de notre esprit les images poétiques qu'y a imprimées la magie des vers de Virgile. En admettant beaucoup d'exagération chez Balzac, il reste encore sans doute une triste part de vérité. L'expérience nous manque pour avoir sur ce point une opinion bien fondée. Toutefois, après avoir lu l'ouvrage de M. Nisard, il est difficile de n'être pas effrayé des ravages qu'ont dû produire, depuis trois siècles, les petits livres introduits dans les campagnes par les colporteurs; et encore, il ne s'agit ici que d'une partie des livres présentés à l'estampille officielle, devant la Commission instituée il y a trois ans dans le but de corriger les excès d'une liberté déplorable. Certes, ceux-ci, s'ils sont les plus nombreux, ne sont pas les plus mauvais; malheureusement il y en a qui n'auraient pas osé affronter le contrôle d'honnêtes gens, et qui continueront, malgré la vigilance de la police, à se glisser subrepticement dans la demeure de l'ouvrier, et à empoisonner les âmes de leur venin pestilentiel. Contre cette littérature clandestine les remèdes sont difficiles, peut être impossibles, tant la fourberie des colporteurs est ingénieuse et féconde en ressources.

Parmi les nombreux ouvrages dont M. Charles Nisard nous a donné soit l'analyse, soit des extraits, et qu'il a divisés par genre, dont voici la nomenclature abrégée : almanachs, sciences occultes, divination, calembours, personnages fameux, histoires, vies des saints, épistolaires, romans, etc., il y en a très-peu qui soient absolument irrépréhensibles. Si quelques-uns sont inoffensifs au point de vue de la morale, ils sont gâtés par des idées communes, et souvent même par une vulgarité rebutante : aussi l'auteur n'a-t-il eu d'autre intention que celle de satisfaire les érudits et les amateurs de curiosités littéraires. Il a certainement atteint son but. Beaucoup de ces petits livres disparaîtront sans doute bientôt, et le recueil de M. Nisard sera toujours utile à consulter. Les analyses sont claires, les extraits bien choisis, les réflexions qui les accompagnent, et qui rattachent les uns aux autres les différents morceaux reproduits, sont généralement judi-

cieuses. — Il serait impossible, même dans des limites très-restreintes, de faire ici quelques citations; mais nous dirons que l'esprit de cet ouvrage est bon, et que l'auteur se montre partout défenseur zélé des principes religieux et moraux qui fondent les sociétés, et que s'efforcent chaque jour de détruire de prétendus conservateurs. — Le style laisse beaucoup à désirer. Outre des incorrections justiciables de la grammaire, des phrases comme celle-ci blessent assez souvent l'oreille la moins délicate : « On conçoit qu'alors les auteurs... et que, pourvu » qu'ils *parlassent* une langue accommodée à l'intelligence de leurs » lecteurs, qu'ils *traitassent* des sujets où ils *caressassent* leurs goûts » grossiers et *favorisassent* l'essor de leurs passions, etc. (t. I, p. » 353). » Cette accumulation de consonnances est médiocrement euphonique. Si la précipitation avec laquelle, ainsi qu'il le déclare dans sa préface, *l'Histoire des livres populaires* a été composée, n'a pas permis à l'auteur d'y donner assez de soins, ces taches disparaîtront des éditions postérieures; dès ce moment elles ne sauraient enlever à ce livre le mérite que nous avons précédemment constaté. A. RISPAL

8. **HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ÉGLISE**, *depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours*, par M. l'abbé DARRAS, ancien professeur au séminaire de Troyes. — Tomes II, III et IV, 3 volumes in 8° de VIII-632, 662 et VIII-586 pages (1854), chez Louis Vivès; — prix : 5 fr. le volume.

Les trois derniers volumes de l'*Histoire de l'Église*, par M. l'abbé Darras, ne sont pas au-dessous de ce que nous faisait espérer le premier dont nous avons déjà rendu compte (p. 171 de notre tome XIV). — Le deuxième volume s'ouvre à la chute de l'empire d'Occident et comprend deux époques, c'est-à-dire le temps qui s'est écoulé depuis l'année 476 jusqu'au pontificat de Sylvestre II, en 999. La première de ces deux époques, qui va jusqu'au rétablissement de l'empire d'Occident en la personne de Charlemagne, présente un des spectacles les plus saisissants de l'histoire de l'Église. D'une part, le désordre effroyable qui suit la chute de l'empire d'Occident, espèce de chaos où l'élément barbare, agité par le flux et le reflux des invasions sans cesse renouvelées, se mêle à l'élément romain abaissé et vaincu, sans qu'il soit possible de prévoir ce qui résultera de cette étrange fusion. D'autre part, l'Orient, le berceau de la foi, qui menace d'en devenir le tombeau ; et au milieu de ces tempêtes, la barque de Pierre.

battue de tous les vents à la fois, entourée d'écueils de toutes parts, et sauvant du naufrage le monde que le divin Maître lui avait confié. Ce rôle magnifique de la papauté dans cette crise formidable, M. l'abbé Darras a su le faire parfaitement ressortir, grâce à l'heureuse idée qu'il a eue de placer les Souverains Pontifes en tête de chaque période historique. Nous l'en avons déjà félicité, sans prévoir que cette innovation, en apparence peu importante, devait changer à ce point l'aspect général de l'histoire de l'Église. Par cette méthode, en effet, on se trouve tout d'abord placé au centre des événements ; on s'aperçoit que c'est là que tout aboutit, comme c'est de là que part l'impulsion qui règle les destinées des peuples. En un mot, on voit que la Chaire de Pierre, seule debout et inébranlable au milieu des ruines d'une société qui se dissout et de la confusion d'une société qui se forme, est vraiment le pivot du monde. — Les traits caractéristiques de la papauté ne ressortent pas moins naturellement que son importance, du récit des faits tel que M. l'abbé Darras l'a ordonné d'après sa méthode. A l'aspect des luttes que les Papes sont obligés de soutenir, quelquefois jusqu'au sang, pour défendre le dépôt sacré de la foi contre les attaques perfides du génie inquiet et sophistique des Grecs, on comprend la nécessité absolue de l'indéfectibilité promise à Pierre et à ses successeurs. D'un autre côté, leur zèle, non-seulement à conserver au prix de tant d'efforts l'intégrité de la foi, mais encore à la répandre au milieu des nations barbares joignant, pour la plupart, au caractère féroce qui leur est propre la haine de l'orthodoxie que leur a soufflée au cœur l'hérésie d'Arius dont ils sont infectés, réveille le souvenir de cet amour plus fort, plus généreux, que Jésus réclamait du chef de ses Apôtres, et qui s'est perpétué dans ses successeurs avec tous les priviléges de sa dignité. — Nous nous permettrons cependant une réflexion. Si le tableau de l'Orient enfantant tous les jours de nouvelles hérésies qui l'épuisent et le déchirent, est aussi complet qu'on puisse le désirer, l'autre tableau, qui en est comme la contre-partie, celui de l'Occident s'éclairant de plus en plus des lumières de la vérité dont le foyer est à Rome, voyant, pour ainsi dire, le chaos se débrouiller, les nations nouvelles prendre leur place, se fixer, s'harmoniser dans l'unité d'une même croyance, ce tableau, aussi curieux et non moins important que le premier, perd, à notre avis, de son intérêt, à n'être vu que par petits fragments isolés. Il nous semble que l'auteur obvierait à cet inconvénient si, au lieu de diviser les faits dont nous parlons suivant l'exigence des paragraphes, dont quelques-uns sont

forcément très-courts, il les groupait à la fin des chapitres, dans un récit plus suivi, et par conséquent plus saisissant.

Si nous nous sommes arrêtés sur la deuxième époque, c'était pour faire ressortir dans toute sa valeur l'heureuse idée que M. l'abbé Darras a eue de donner à la papauté la place qui lui convient naturellement dans une histoire de l'Église. Nous passerons plus rapidement sur les époques suivantes. — Le règne de Charlemagne ne fut qu'une brillante apparition. Sauf ce que ce grand prince accomplit pour la liberté et l'exaltation de l'Église romaine, la plupart des germes de civilisation que son génie entreprenant, actif et fécond, avait déposés au sein de la société européenne encore à demi barbare, furent, sinon entièrement étouffés, du moins longtemps retardés dans leur développement. M. l'abbé Darras ne dissimule rien de l'abaissement intellectuel et moral de cette triste époque, aux scandales de laquelle la papauté ne put entièrement se soustraire. Cependant, comme des recherches plus récentes ont éclairé les ténèbres de ces siècles malheureux, il profite habilement de ces nouvelles lumières pour réduire à néant une foule d'accusations qui ne reposaient que sur le témoignage suspect d'un seul auteur, contredit par ses contemporains, plus graves et plus dignes de foi.

La cinquième époque est le point culminant de l'histoire de l'Eglise. L'esprit chrétien a pénétré la société : il en est l'âme aussi bien que le lien, et ce travail secret, cette pénétration invisible de l'esprit éclate au dehors par le triomphe du pouvoir spirituel sur la force brutale; par la transformation de cette force brutale elle-même dans les croisades et les ordres militaires; par l'essor prodigieux des intelligences dans les champs depuis longtemps inexplorés de la philosophie et de la théologie; enfin, par ce merveilleux épanouissement de tous les arts, dont le caractère essentiellement religieux atteste suffisamment qu'ils plongent leurs racines dans la foi. Tel est l'ensemble de cette époque, qui a le privilége d'exciter à la fois et l'enthousiasme et la répulsion, suivant l'esprit avec lequel on la contemple, et que M. l'abbé Darras a décrite avec ce talent, cette verve qui animent le récit et le rendent toujours intéressant. — La sixième époque est une époque de transition entre le moyen âge, où les Souverains Pontifes, placés à la tête des nations, les dirigent d'une main souveraine dans les voies de la civilisation, et les temps modernes, où les rois, fatigués de l'espèce de tutelle où ils ont vécu jusqu'alors, parviennent à se sous-

traire au pouvoir défenseur de la justice et protecteur des droits des peuples.

Ces *idées générales* sur le caractère des différentes périodes de l'histoire de l'Église, naissent comme d'elles-mêmes de l'ordre, de la clarté et de l'heureuse disposition des parties du récit, avant même qu'on ait lu le résumé qui termine chaque époque. — La discussion des points en litige, ou violemment et injustement attaqués par les historiens incrédules et hostiles, ne perd rien de sa vigueur pour être toujours convenable et modérée. Les réflexions que les faits peuvent naturellement provoquer, sont courtes, judicieuses, et souvent frappantes par le tour ingénieux avec lequel elles sont rendues. Il ne s'introduit pas un usage nouveau dans le culte, dont l'origine et le sens ne soient clairement indiqués. — Cependant, tout en maintenant le jugement que *nous avons émis sur le* style, dans notre premier article, nous regrettons d'avoir à signaler un assez grand nombre d'incorrections qu'un peu d'attention aurait sans doute fait disparaître, et qu'il serait par conséquent injuste de citer dans le but de faire connaître la manière de l'auteur. Si donc nous en signalons quelques-unes, c'est moins dans l'intention de critiquer, que pour rappeler à M. l'abbé Darras, que plus un ouvrage est excellent, plus on doit mettre de soin à enlever toutes les taches qui le déparent. Ainsi, le second volume commence par ces phrases négligées : « La troisième époque de l'histoire ecclésiastique s'ouvre au mo» ment où l'empire d'Occident, écroulé, laissait la *place* à des peuples nou» veaux. Des nations *placées* jusque-là en dehors de la civilisation anti» que..., viennent prendre *place* sur la scène du monde. » Et cinq lignes plus bas : « et les évêques se trouvèrent tout naturellement » *placés*, etc. » On lit plusieurs phrases comme celles-ci : « Le ministre » Cassiodore ne voulut point suivre son maître dans la *voie* de violente » réaction qu'il *entamait* (tome II, p. 105); — Théodoric, qui avait fait » mourir son prédécesseur saint Jean Ier dans un cachot, voulait *peser* » *de même sur le choix* du nouveau Pontife (ibid., p. 110); — Si l'on » pouvait dégager la figure de Justinien de *cette ombre* qu'il prit plaisir » à *attacher* lui-même *à son histoire* (ibid., p. 112); — La jurisprudence » ecclésiastique commençait *à se diviser de la* jurisprudence civile (ibid., » p. 228); — *Le vent du désert n'éteint* pas mieux *toute trace* de végé» tation (ibid., p. 386); — Guebhard — *résista... à* recevoir (tome III, » p. 74); saint Pierre Damien... pria le Pape de le laisser *dépouiller* » la pourpre romaine (ibid., p. 88); — On proclama la réunion défi-

» nitive de l'*Eglise grecque et latine* (ibid., p. 323); — Il lança par » tout le pays une *nuée* de gens avides, qui, *fondant comme des saute-* » *relles*, mangèrent le fruit, etc. (ibid., p. 377). » Combien de fautes d'impression ne pourrions-nous pas signaler aussi ? Nous le répétons, ce ne sont là que des taches, regrettables sans doute, mais qu'il est facile de faire disparaître, et qui n'ôtent rien aux qualités sérieuses de l'ouvrage.

Nous en étions ici de notre compte rendu, quand nous avons reçu le quatrième et dernier volume, qui renferme les septième et huitième époques, c'est-à-dire le récit des événements accomplis depuis la naissance de la prétendue Réforme jusqu'au traité de Westphalie, pour la première; et, pour la seconde, depuis ce traité célèbre, qui assura aux protestants une existence politique, jusqu'à l'avénement de Pie IX actuellement régnant. Les qualités que nous avons remarquées dans les volumes précédents sont plus brillantes encore dans celui-ci : ordre dans la distribution des faits, mieux connus, il est vrai, que ceux des siècles antérieurs, mais aussi plus abondants et plus compliqués, et, dès lors, plus difficiles à classer avec méthode; clarté dans l'exposition et dans l'appréciation des doctrines; chaleur et mouvement dans la narration; sagesse dans les jugements, ce qui n'exclut ni l'indépendance ni un certain cachet d'originalité, dont ils sont généralement empreints. Nous n'avons même plus à signaler ces fautes de style que nous regrettions tout à l'heure; les fautes d'impression ont aussi à peu près disparu. Aussi nous bornerons-nous à faire observer que *Moyen-Moutier* et *Saint-Hydulphe*, mentionnés à la page 279 comme deux monastères distincts qui reçurent, en 1604, la réforme établie à Saint-Vanne par D. Didier de la Cour, ne sont qu'un seul et même monastère. C'est à *Toul*, croyons-nous, et non à Tulle, que fut tenu le chapitre général qui réunit en congrégation particulière les monastères de la réforme bénédictine. — Mais revenons au livre de M. l'abbé Darras. L'intérêt y est soutenu jusqu'à la fin, et c'est là, sans aucun doute, une qualité aussi rare que précieuse dans un ouvrage de ce genre. L'auteur raconte bien; il parle à l'imagination et au cœur; il célèbre les triomphes de l'Église, comme il gémit sur ses abaissements; en un mot, son ouvrage, et surtout le dernier volume, ne se ressent point de l'aride monotonie qui est le caractère commun des abrégés : il offre l'intérêt d'une grande histoire sans en avoir les longueurs fatigantes.

C'est une qualité qui, jointe à celles que nous avons louées, et que de hautes approbations ont signalées, rendra durable le succès de cette *Histoire générale de l'Église*. J. MARCHAL.

9. **LECTURES JOURNALIÈRES** *à l'usage des écoles et des familles*, par M. Émile SOUVESTRE. — 1 volume in-12 de IV-280 pages (1854), chez Giraud; — prix : 1 fr. 25 c.

Ce livre, dit l'éditeur, vient après le syllabaire et est presque aussi indispensable. « Il doit commencer l'instruction de l'enfant, dévelop-» per en lui l'intelligence et les sentiments, lui apprendre un certain » nombre de faits que la vie pratique ne lui enseigne pas ou qu'elle » lui enseigne obscurément..... Il se compose de courts fragments em-» pruntés à des auteurs célèbres, ou choisis par le compilateur lui-même » dans ceux de ses ouvrages que l'approbation du public a particuliè-» rement honorés; il n'a d'autre prétention que d'instruire en intéres-» sant. On a joint à chaque morceau des explications sur la géographie » ou l'histoire, et des notes biographiques sur les auteurs (p. 11). » Que ces lectures soient, pour la plupart, instructives et intéressantes; qu'elles ne se composent pas de ces fragments qu'on trouve dans tous les recueils, et qu'elles aient un certain mérite de nouveauté, nous ne le nions nullement; mais nous nous demandons si elles sont bien appropriées au but qu'on se propose? Il y a beaucoup d'inégalité dans les morceaux que contient le volume. Les uns sont enfantins et pourront être compris par des écoliers qui viennent de quitter le syllabaire; mais combien d'autres où ils ne saisiront rien! Il y a, par exemple, telle légende allemande qui ne leur offrira qu'une énigme; l'entretien de Socrate et de Glaucon, quoique traduit dans le charmant langage d'Andrieux, est évidemment au-dessus de leur âge; et que dire de certaines réflexions comme celle-ci : « Le besoin d'admiration n'est qu'un des côtés de l'a-» mour (p. 98)! » Des enfants qui commencent à lire sont-ils en état de les comprendre? Le reproche que nous adressons au livre de M. Émile Souvestre, c'est donc de viser tout à la fois et trop haut et trop bas, et de ne pas garder un juste milieu : il est trop sérieux pour de tout petits enfants; il ne l'est pas toujours assez pour des écoliers avancés. De plus, l'auteur, à notre avis, a trop oublié que, voulant former le cœur en même temps que l'esprit de la jeunesse, il eût dû donner à son livre un caractère plus essentiellement moral et religieux. Quoi qu'il en soit, nous ne prétendons pas que les *Lectures journalières* ne puissent avoir

aucune utilité : nous les recommandons volontiers aux *familles*, sinon aux *écoles*. D. SAUCIÉ.

10. **LÉGENDES FLEURIES**, par M. le marquis DE BELLOY. — 1 volume in-12 de 288 pages (1855), chez Victor Lecou, et chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Même dans la poésie *légendaire,* le caprice a ses bornes : il ne doit jamais aller jusqu'à la bizarrerie et à l'invraisemblance. Au moins faut-il que, jusque dans ses excursions les plus fantastiques, on puisse le saisir et le comprendre. Or nous avouons qu'il nous serait impossible de rendre compte de quelques-unes des *Légendes fleuries* de M. de Belloy. Habitués à vivre au sein de la poésie du XVIIe siècle, si resplendissante de clarté et de bon sens, nous nous trouvons tout dépaysés au milieu de cette poésie fantasque où tout est rêve, ombre et chimère : c'est pour nous la caverne de Platon. Et quand nous avons réussi à comprendre, hélas ! c'est quelquefois pour être réduits à condamner. Ainsi, la plus longue pièce de ce volume est intitulée *Lilith.* Qu'est-ce que Lilith ? Ouvrez le *Faust* de Goëthe, et vous trouverez ce dialogue : « *Faust.* Qui est celle-là ? — *Méphistophélès.* Considère-la bien, c'est » Lilith. — *Faust.* Qui ? — *Méphistophélès.* La première femme d'A- » dam. » Eh bien ! M. de Belloy s'empare de cette conception bizarre, et suppose qu'Adam eut Lilith pour première compagne, que Lilith résista à toutes les tentations de Satan, qu'alors Dieu, provoqué par Satan, comme dans le livre de Job, créa Ève qui entraîna l'humanité dans sa chute, et que, depuis, Lilith est pour l'homme la messagère de la grâce ! Quand on est chrétien, comme paraît l'être M. de Belloy, quand on croit à la Bible, quelle malheureuse inspiration de préférer à la poésie des saints Livres un rêve du païen Goëthe dans le plus fantasque de ses ouvrages ! Voilà pourtant ce qui remplit cent pages de ce volume, grâce à de continuelles digressions qui achèvent d'égarer le lecteur. Le reste, nous l'avons dit, échappe presque toujours à nos prises. — Nous aimons mieux les deux pièces finales. L'une est une traduction du livre de Ruth, qui reproduit bien la poésie de cette divine pastorale ; l'autre, intitulée *Orpha,* est la reconstruction assez heureuse de l'histoire de cette sœur de Ruth sur laquelle la Bible s'est tue. — M. de Belloy est croyant ; s'il n'évite pas tout danger, il respecte au moins la vertu dans la peinture des passions du cœur ; il a de l'imagination et de la poésie ; il a même de la facture et du style, malgré

in-8o de 476 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie ; — prix : 6 fr.

Tome 5e des Œuvres complètes de A.-F. Ozanam, dont nous avons annoncé la publication le mois dernier (p. 605 de notre tom. XIV).

**Pratique** *de l'amour de Jésus-Christ, tirée des paroles de saint Paul :* Charitas patiens est, benigna est, etc., *présentée aux âmes qui désirent assurer leur salut éternel et tendre à la perfection,* par saint Liguori. — 1 vol. in-32 de 416 pages, chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris ; — prix : 60 c.

**Prêtre (le),** ou *le Sacerdoce catholique considéré dans toutes ses gloires,* par M. l'abbé P.-A. Turquais. — 1 vol. in-8o de 400 pages, chez J. Vermot ; — prix : 5 fr.

**Princes (les) de l'Art,** *Architectes, sculpteurs, peintres, graveurs, musiciens, poëtes, orateurs,* par Mlle Céline Fallet. — 1 vol. grand in-8o de 416 pages, chez Mégard, à Rouen ; — prix : 4 fr.

Bibliothèque morale de la jeunesse.

**Providence (la divine),** ou *Exposé de la conduite pleine d'amour que Dieu tient envers les hommes, et du bonheur de ceux qui se soumettent comme ils le doivent à cette conduite.* — In-32 de 128 pages, chez Charles Douniol ; — prix : 30 c.

**Récits d'un instituteur,** par M. l'abbé D. Pinart. — 1 vol. in-12 de 192 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mad. veuve Poussielgue-Rusand, à Paris ; — prix : 60 c.

Bibliothèque des Ecoles chrétiennes ; — 2e série.

**Retour (du libre)** *à la foi par l'expérience ; Discours à mon fils,* par M. Auguste Nisard. — 1 vol. in-8o de 288 pages, chez Périsse frères, à Lyon et à Paris ; — prix : 4 fr.

**Tout pour Jésus,** ou *Voies faciles de l'amour divin,* par le P. Frédéric-William Faber, prêtre de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri ; *ouvrage traduit de l'anglais sur la 4e édition, avec l'autorisation spéciale de l'auteur,* par M. l'abbé F. de Bernhart. — Nouvelle édition, revue et augmentée, 1 vol. in-12 de 468 pages, chez Ambroise Bray ; — prix : 3 fr. 50 c.

Le même ouvrage, *à l'usage des maisons d'éducation et des familles chrétiennes,* 1 vol. in-18 de 324 pages ; — prix : 2 fr.

Nous avons parlé de la 1re édition française de cet excellent livre au mois de décembre dernier (tome XIV, p. 263).

**Traité** *de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, toujours vierge,* par le P. Passaglia ; *trad. du latin* par M. l'abbé ***, curé de Belleau, diocèse de Soissons. — Tome 1er, in-8o de 528 pages, chez Louis Vivès ; — prix : 6 fr.

L'ouvrage aura 3 volumes.

**Veillées Flamandes,** par Henri Conscience ; trad. de M. Léon Wocquier. — 1 vol. in-12 de 360 pages, chez Michel Lévy frères ; — prix : 3 fr.

Suite des Œuvres de Henri Conscience ; (Voir notre tome XIII, p. 329, et notre tome XIV, p. 605).

**Vertu (la) couronnée,** ou *Joseph et ses frères,* par M. l'abbé Henry. — 1 vol. in-18 de 180 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris ; — prix : 50 c.

Bibliothèque catholique des familles et des écoles.

**Vie** *de sainte Geneviève, patronne de Paris,* par Mlle E. Brun. — 1 vol. in-12 de 168 pages plus 1 gravure, chez Mégard, à Rouen ; — prix : 75 c.

Bibliothèque morale de la jeunesse.

**Vie** *de saint Vincent Ferrier, de l'Ordre des Frères Prêcheurs* (1350-1419), par M. l'abbé Bayle, aumônier du lycée impérial de Marseille. — 1 vol. in-12 de 384 pages, chez Ambroise Bray ; — prix : 3 fr. 50 c.

**Vie** *du P. Charles de* **Condren,** *second général de l'Oratoire de Jésus et premier promoteur de la fondation des grands séminaires en France,* par M. l'abbé L.-M. Pin. — 1 vol. in-12 de 408 pages, chez Chauffard, à Marseille, et chez A. Vaton, à Paris ; prix : 2 fr. 50

**Voyage en Afrique,** *chez les Cafres et les Hottentots,* par Levaillant ; revu et corrigé par M. l'abbé Orse. — 2 vol. in-12 de 214 et 186 pages, chez Adr. Le Clère et Cie.

Bibliothèque de la famille, pour la moraliser, l'instruire, la récréer — 22e et 23e livraisons de la 2e année. — Prix : 8 fr. par an, et 12 fr par la poste.

15 ANNÉE. N° 2. Août 1855.

26. **LA MYSTIQUE** *divine, naturelle et diabolique*, par GOERRES. *Ouvrage traduit de l'allemand* par M. Charles SAINTE-FOI. — 5 volumes in-8° de 400 à 500 pages chacun (1854-1855), chez Mme veuve Poussielgue-Rusand ; — prix : 25 fr.

Gœrres est tout à la fois un grand homme et un grand écrivain. Né à Coblentz en 1776, il avait à peine 20 ans lorsque la Révolution, franchissant les limites du pays qui l'avait enfantée, se présenta aux populations Rhénanes portant d'une main le glaive qui devait briser les chaînes de leur esclavage, et agitant de l'autre le drapeau de la liberté. L'esprit enthousiaste du jeune Gœrres se laissa prendre aux paroles trompeuses de la sirène, et le club de Coblentz, où retentit souvent sa voix éloquente, le regarda bientôt comme son premier orateur. Toutefois, la noblesse de son caractère le défendit toujours contre les excès qui ne tardèrent pas à compromettre la Révolution aux yeux des honnêtes gens ; et quand il fut complétement désillusionné, il put se rendre publiquement ce consolant témoignage : « Si je me suis trompé en croyant » mes contemporains capables de réaliser mes espérances, du moins j'ai » eu le bonheur de ne jamais souiller ma vie par aucune mauvaise ac- » tion. » — « Les péchés de ma jeunesse sont les vertus de votre âge, » disait-il encore à ceux de ses ennemis qui lui reprochaient comme une faiblesse ses illusions généreuses à cette première époque de sa vie. Du reste, en ce moment-là même, il s'attirait l'admiration universelle par des publications périodiques, journaux et brochures, dans lesquelles se révélait un talent d'écrivain de premier ordre. Retiré de la vie politique, il accepta une place de professeur dans une école secondaire de sa ville natale, et pendant dix années consécutives il se voua exclusivement à l'étude. Le traducteur de la *Mystique* donne la liste des nombreux ouvrages que Gœrres publia pendant cette seconde période de sa vie.— En 1813, l'Allemagne, si souvent vaincue, réunissait enfin toutes ses forces dans un suprême effort, pour briser le joug de la domination étrangère. Le patriotisme de Gœrres ne put rester indifférent à ce spectacle. L'éminent écrivain sortit de sa studieuse retraite, et, suivant la comparaison d'un auteur allemand, semblable au rugissement du lion qui réveille ses lionceaux endormis, sa voix puissante retentit dans le *Mercure du Rhin* comme un cri de guerre, releva les courages abattus et leur im-

prima un élan irrésistible. Napoléon comprit bientôt que le contre-coup de cette action énergique de l'ardent patriote sur l'Allemagne pourrait lui être fatal, et voilà pourquoi il nommait Gœrres « la cinquième puissance » qui était entrée dans l'alliance des peuples contre lui. Le service que Gœrres venait de rendre à sa patrie lui donnait le droit d'adresser des conseils aux hommes chargés de poser les bases d'un nouvel avenir. Mais sa voix, qu'on applaudissait au moment du danger, devenait importune après la victoire, et bientôt il dut reconnaître que le salut ne pouvait venir de la politique des Cours, et qu'à ce baptême de sang dans lequel les peuples venaient d'être plongés, il fallait ajouter un baptême spirituel que l'Église seule pouvait donner, sans quoi le retour de maux semblables à ceux qu'on avait endurés était inévitable. La haine que ses réclamations courageuses excitèrent contre lui, l'avait forcé à se retirer à Strasbourg. Enfin, en 1827, le roi Louis de Bavière l'appela comme professeur à l'Université de Munich, dont il fut l'une des gloires les plus pures et les plus éclatantes. Sa réputation était universelle et attirait une foule immense à ses leçons. Cette grande lumière disparut de la scène du monde, le 27 janvier 1848, à la veille de la Révolution de février. Les signes précurseurs de cette catastrophe n'avaient pu échapper à la pénétration de son regard : sur son lit de mort, il voyait la Hongrie déchirée par la révolte et couverte de cadavres.

La *Mystique*, le plus important de tous les ouvrages qui sortirent de cette plume féconde, avait commencé à paraître en 1836. On s'étonna d'abord de voir l'illustre professeur consacrer les derniers efforts de sa vie à une œuvre dont on ne comprenait pas l'importance, et qui, du moins au jugement des esprits superficiels, ne semblait répondre à aucune des nécessités de l'époque. Il n'est pas impossible qu'en France on éprouve le même étonnement. A quoi bon, dira-t-on peut-être, venir parler de mystique, c'est-à-dire de mortification, d'illumination, d'extase, au siècle des jouissances et des *intérêts matériels*? Cet ouvrage, quel que soit d'ailleurs son mérite intrinsèque, n'est-il pas un pur *anachronisme*, et ne court-il pas la chance malheureuse de disparaître inaperçu dans le tourbillon des affaires? — La croyance à la réalité des faits divins de la vie mystique n'est plus très-vive aujourd'hui, il est vrai, et la foule se porte de préférence vers des spectacles plus accessibles aux sens. Cependant, à côté de ce *positivisme* brutal qui rejette dans le monde des rêves tout ce qui échappe au regard ou à la main, et qui n'estime que les produits

matériels de l'industrie et du commerce, nous avons vu naguère le merveilleux reparaître sur le théâtre du monde, et y reparaître en vainqueur, dominant de sa voix mystérieuse ce bruit assourdissant de rouages et de machines qui est l'harmonie préférée de notre temps, et forçant jusqu'aux intelligences les plus rebelles à croire à la réalité de son existence. Maintenant le XIX[e] siècle n'est plus en reste de crédulité avec le moyen âge : il n'a pas même toutes les exigences de ce siècle des *ténèbres* et de *l'ignorance*, car sa foi aux « esprits frappeurs » a devancé tout examen sérieux, tout jugement raisonné et compétent. C'est que si l'homme, placé, comme le dit Gœrres, sur la limite des deux mondes, spirituel et matériel, incline davantage vers le monde inférieur des corps; il ne peut cependant oublier complétement le monde supérieur des esprits ; et, si lointains que soient les échos qui lui en arrivent, si faibles les bruits qui s'en échappent, il les perçoit, il les écoute avidement, il sollicite de nouvelles explications, il frappe à cette porte redoutable qu'il voudrait voir s'ouvrir avant l'heure où il en franchira le seuil pour toujours, afin de pénétrer, au moins du regard, dans les secrets du monde invisible sans sortir de la sphère du temps. L'incrédulité absolue et la crédulité excessive sont donc comme les deux pôles vers lesquels l'esprit de l'homme se porte alternativement sans pouvoir se fixer entre ces deux extrêmes, dans ce milieu si désirable où est la sagesse aussi bien que la vertu. C'est une paille légère qui se laisse emporter au moindre souffle ; il lui manque un poids qui règle ses mouvements. Ce poids, c'est la discipline de la vie religieuse, c'est la mystique qui le lui donnera. Le livre de Gœrres, qui, tout d'abord, semblait un fruit attardé d'un autre âge, est donc venu à temps. La société se matérialise de plus en plus : il est donc opportun de lui ouvrir la sphère oubliée de ce monde enchanté de la mystique chrétienne, d'en étaler devant elle toutes les splendeurs, afin d'attirer ses regards et de la soulever au-dessus de la boue des intérêts matériels où elle est comme ensevelie. D'un autre côté, nous la voyons prêter l'oreille à tous les faux prophètes, et se distraire au spectacle de leurs jongleries : il faut donc lui donner des règles sûres, éprouvées par une expérience de vingt siècles, pour l'aider à distinguer la vérité du mensonge, la réalité de l'illusion, le faux éclat de la lumière véritable. — Qu'on nous pardonne ces réflexions en faveur de l'importance de l'ouvrage dont nous avons à rendre compte, importance que nous voudrions faire toucher au doigt, aussi bien en montrant l'opportunité de son appari-

tion en France, qu'en indiquant les questions du plus vif intérêt qu'il renferme. L'Allemagne le regarde comme un des plus beaux fleurons de sa couronne littéraire, et certes, elle n'en exagère pas le mérite. Mais ce chef-d'œuvre est du nombre de ceux qui appartiennent à l'humanité tout entière, et nous devons à M. Charles-Sainte-Foi les remercîments les plus sincères pour nous avoir rendu accessible un trésor aussi précieux en le frappant, s'il est permis de parler *ainsi*, à l'effigie si nette et si pure de la langue française.

On donnait, chez les anciens, le nom de *mystiques* aux initiés. Les mystiques étaient donc des hommes privilégiés, en possession d'une doctrine secrète, inconnue du peuple. Le mot a passé dans la langue chrétienne avec son sens primitif. On le trouve employé dans Clément d'Alexandrie pour désigner particulièrement ceux qui pénètrent le sens symbolique des faits rapportés dans les saintes Écritures, par exemple, de l'onction de Jésus par Marie Magdeleine, ou bien ceux qui ont la connaissance des mystères divins, comme saint Paul dans son ravissement. Dès lors on comprend que Gœrres ait pu définir la mystique : une vision et une connaissance acquises au moyen d'une lumière supérieure, et une action de la volonté élevée à une liberté également supérieure; de même que la connaissance et l'action ordinaires se produisent, la première par l'intelligence éclairée d'une lumière spirituelle, et la seconde par la liberté personnelle qui lui est innée. Si on envisage la question sous ce point de vue général, les chrétiens comme tels sont de véritables mystiques, en tant qu'ils sont initiés à des mystères et qu'ils possèdent un principe d'action tout à fait inconnu des infidèles. Cependant, parmi les chrétiens, il en est qui ont reçu une intelligence plus élevée, une force d'action plus grande. Ce sont là proprement les mystiques chrétiens, par opposition aux chrétiens ordinaires ; la vie qu'ils mènent sous l'influence de cette lumière plus vive et de cette force plus grande, est la mystique chrétienne proprement dite. Mais pour mieux saisir la différence qui existe entre la vie chrétienne ordinaire et la vie mystique, il est nécessaire d'entrer dans quelques développements.

L'homme, ainsi que nous l'avons dit, est placé sur les confins de deux mondes, le monde des esprits et celui des corps, réunissant hypostatiquement en lui-même ces deux termes opposés. Il se trouve ainsi avoir trois rapports différents avec ce qui est en dehors de lui : un premier, d'égalité avec ses semblables; un second, d'infériorité avec

la nature spirituelle, et un troisième, de supériorité avec la substance matérielle. A ces trois rapports, il faut ajouter le rapport de lui-même et de toutes les autres créatures avec le Créateur. L'état naturel de l'homme consiste donc dans l'équilibre que les deux natures se font en lui, l'une et l'autre se pénétrant de leur action réciproque, de telle sorte que la vie de l'esprit s'exerce par le corps, celle du corps par l'esprit, que le rapport de l'homme avec la nature s'établit par Dieu et son rapport avec Dieu par la nature, et qu'ainsi aucun de ces rapports n'est immédiat. Mais l'homme peut changer cette loi de sa nature; il peut déplacer le centre de sa vie, ou l'incliner davantage vers le corps pour se mettre dans un rapport plus direct avec la matière, ou l'élever au contraire dans les régions supérieures de l'esprit et le transporter en Dieu. Dans l'un et l'autre cas, le rapport de l'homme avec la nature ou avec Dieu, cesse d'être médiat comme dans l'état ordinaire, pour devenir immédiat. De là deux mystiques très-différentes et par leurs tendances et par leurs résultats, l'une qui a Dieu pour objet, et que Gœrres désigne sous le nom de mystique divine; l'autre dont l'objet est la nature; et comme sous ce nom de nature on comprend le monde des corps et celui des esprits, cette dernière se subdivise en deux autres, la première celle de la nature proprement dite, c'est la mystique naturelle; la seconde celle des esprits, c'est la mystique diabolique. Gœrres considère surtout dans celle-ci les rapports de l'homme avec les esprits mauvais. Ces trois espèces de mystiques forment les trois divisions de tout l'ouvrage : la mystique divine comprend les deux premiers volumes, la mystique naturelle le troisième, et la mystique diabolique le quatrième et le cinquième.

Mais quelle que soit la direction que l'homme choisisse, qu'il aspire à se plonger dans le sein de la divinité, qu'il se mette en rapport avec les puissances occultes de la nature, soit bonnes et salutaires, soit mauvaises et destructives, ou qu'il s'adresse aux esprits de l'abîme pour leur arracher leurs secrets, chacun de ces états particuliers est accompagné de phénomènes non moins variés qu'extraordinaires, dont l'homme est le sujet et que la science de la mystique ne doit pas se borner à constater; pour mériter ce nom de science, elle doit les expliquer et nous montrer le lien qui les rattache à leur cause ; or, ce lien a son nœud caché au fond des mystères de la physiologie et de l'anatomie. Voilà pourquoi Gœrres a fait précéder la mystique d'une étude approfondie de l'homme sous ce double aspect. M. Charles Sainte-Foi a

cru devoir retrancher ce travail comme offrant des difficultés trop grandes aux lecteurs peu familiarisés avec ces sortes de matieres, et comme n'étant pas d'ailleurs d'une absolue nécessité pour l'intelligence de la mystique. Cependant, pour ne pas priver ceux qui seraient curieux de connaître les théories de l'auteur dans leurs moindres détails, il publiera ce travail dans un volume séparé, avec des explications et des notes rédigées par un savant médecin. Quoi qu'il en soit des raisons que l'honorable traducteur a eues d'apporter dans un ouvrage de cette valeur une modification aussi importante, il est certain que les connaissances anthropologiques de Gœrres sont un des motifs qui ont fait dire que sa *Mystique* non-seulement est supérieure à tout ce qui a paru en ce genre jusqu'à ce jour, mais même rend inutiles tous les travaux de ses devanciers.

Après avoir indiqué le triple objet de la mystique, Dieu, la nature et les esprits, et son sujet, qui est l'homme, voyons quel doit être le fondement de la mystique divine en particulier, dont nous nous occupons uniquement dans cet article. — Le but de la mystique divine est une sorte de vision intuitive anticipée, une union immédiate de la créature avec le Créateur. Or, comment cette union pourra-t-elle s'effectuer, puisqu'entre l'homme et Dieu il y a toute la distance de l'infini ? Le Médiateur a rapproché ces deux termes dans l'unité de sa personne ; il a comblé l'abîme qui les séparait. En effet, l'humanité et la divinité sont unies immédiatement en lui, mais sans confusion, les deux natures conservant chacune son caractère propre ; seulement, la nature humaine, en vertu de cette union, est entrée dans le sanctuaire de la divinité ; elle en sait tous les secrets, elle se désaltère à la source qui jaillit de son sein. Jésus-Christ a donc réalisé la mystique dans toute sa perfection. Il est le type de la mystique ; il en est aussi le fondement, car lui seul peut nous élever jusqu'à son Père : « Personne ne vient à mon » Père, si ce n'est par moi (S. Jean, XIV, 6). » Et il nous élève jusqu'à l'union avec son Père en nous communiquant sa propre vie, qui est la vie mystique par excellence. « Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, » mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi (Gal., II, 20). » Et sa vie, il nous la communique par l'Église, qui n'est autre chose que Jésus-Christ lui-même continuant de vivre et d'agir jusqu'à la fin des siècles. La vie mystique a donc ses racines dans un sol immuable et fécond tout à la fois ; sa tige peut donc s'élever dans les cieux, étendre au large ses ra-

meaux touffus et nombreux, et défier les tempêtes, tant que ses racines plongeront dans cette terre des vivants.

Mais si la vie mystique est une participation plus complète à la vie même de Jésus-Christ par les canaux ordinaires de la vie chrétienne, elle a dû briller sur le berceau de l'Église aussi bien qu'à toutes les autres époques de son histoire. Et, en effet, cette assertion se trouve confirmée par un grand nombre de témoignages qu'on pourrait extraire des Actes des Apôtres, et surtout des Épîtres de saint Paul. Immédiatement après les temps apostoliques, nous voyons la mystique fleurir partout où l'Évangile a pénétré, répandant ses parfums les plus suaves dans les solitudes de l'Égypte comme au milieu des tortures et des flammes du bûcher. Et lorsque des ruines du vieux monde, renversé sous les coups des barbares, a surgi un monde plus robuste, et par conséquent plus capable de répondre à l'action de l'esprit nouveau, l'Église, prise dans son ensemble, parcourt successivement les trois sphères de la vie mystique, se purifiant dans les travaux, les fatigues et les sueurs de l'apostolat; pénétrant ensuite dans la vie illuminative à l'époque de saint Bernard; arrivant enfin, sous le pontificat d'Innocent III, à l'apogée de ce développement de la vie mystique « qui non-seulement » gagna en profondeur et en intensité, mais étendit d'une manière » prodigieuse le cercle de son action, et imprima son caractère à cette » époque tout entière. Car il est impossible de ne pas reconnaître que » tous les instincts, toutes les directions, tout le mouvement de cette » époque, — rapports de l'Église et de l'État, corporations, Ordres re- » ligieux, chevalerie, guerre, arts et sciences, — portent l'empreinte » d'un mysticisme profond, et que la vie tout entière est pénétrée de » sa séve et comme teinte de ses nuances (tome I, p. 88). » En même temps, la vie mystique trouvait dans saint Denis l'Aréopagite, plus tard dans Scot-Érigène, et enfin dans Hugues et Richard de Saint-Victor, de profonds interprètes, qui s'efforçaient de saisir et de dégager la loi de son développement.

Après avoir, dans un premier livre, posé ce fondement historique à tout l'édifice de son ouvrage, Gœrres entre directement dans l'étude de la mystique divine réalisée dans l'individu. Il la prend à son début dans la voie merveilleuse qu'elle doit parcourir. Le choix de Dieu et la coopération de la volonté humaine sont les deux éléments nécessaires de cette initiation à la vie mystique. L'action divine est toujours la même quant à son essence; elle ne connaît pas d'obstacles insurmontables et

elle est indépendante des lieux, des temps et des circonstances. Mais elle peut affecter des formes très-diverses suivant les différences de circonstances, de temps et de lieux. Rapide et foudroyante dans la vocation de saint Paul, elle sera, dans d'autres vocations, lente et progressive, parvenant au même but comme par des circuits plus ou moins longs. La coopération de la volonté humaine aura aussi ses caractères particuliers suivant la nature du sujet : plus passive dans la femme, la volonté réagit dans l'homme avec plus de force.

Dès que l'âme est initiée, elle doit d'abord se dégager le plus possible des liens de la chair à laquelle le péché l'a assujettie, afin de pouvoir prendre plus librement son vol vers les hautes régions de la vie mystique. De là, cette discipline sévère connue sous le nom de mystique purgative, qui s'adresse d'abord à la vie organique, pour l'affranchir de la nature extérieure au sein de laquelle elle ne cesse de puiser par la respiration et par la nutrition afin de réparer ses pertes continuelles. Elle règle et purifie ces deux fonctions inférieures, et, par là, elle assouplit le corps aux volontés de l'âme, le rend plus léger, le *dématérialise* en quelque sorte, et le soustrait à ces influences tyranniques de l'appétit, qui l'enchaînaient à la terre, pour le faire entrer dans une sphère supérieure, plus voisine de l'esprit. Elle va même jusqu'à dompter cet irrésistible penchant qui plonge l'âme dans le sommeil, nuit mystérieuse et profonde, où s'éteint pour un temps la lumière de l'intelligence. On comprend que la mystique purgative n'obtient pas ces résultats sans une lutte souvent terrible, qui bouleverse toute l'économie du corps et qui dure quelquefois jusqu'à la fin de la vie. Mais tout profite à l'âme et l'aide à se purifier de plus en plus, la guerre comme la paix, la maladie aussi bien et mieux encore que la santé. — La vie inférieure réglée et domptée, c'est à la vie moyenne, à l'esprit concupiscible et irascible que s'attaque la mystique purgative; elle doit en combattre les inclinations et les penchants, et lui donner, dans des régions plus élevées et plus pures, un autre centre d'attraction que ces plaisirs bas et sensibles vers lesquels il est entraîné depuis le péché. C'est l'objet de la mortification, dans l'exercice de laquelle on voit le zèle des mystiques s'enflammer au lieu de se ralentir à mesure que leurs progrès dans la sainteté sont plus rapides. Et en effet, ils ne doivent jamais se lasser de combattre un ennemi dont ils triomphent sans cesse, il est vrai, mais qui toujours aussi puise une nouvelle vie au sein même de ses défaites. A ces combats intérieurs viennent s'a-

jouter ceux du dehors, que la vie extraordinaire des mystiques leur suscite de la part du monde, avec lequel ils sont dans une contradiction perpétuelle. — Enfin la mystique purgative règle la vie supérieure : elle ferme la porte des sens par où l'intelligence s'échappait constamment pour se dissiper et se perdre dans la multiplicité et le charme trompeur des objets extérieurs. C'est alors que l'homme, détaché du monde et retiré en lui-même, se détache encore de lui-même en foulant aux pieds l'amour-propre, et, libre de toute entrave, s'élance, soutenu par deux ailes, la contemplation et l'amour, vers le vrai centre de sa nature spirituelle, pour s'unir à lui, se transformer en lui.

L'esprit direct de la mystique purgative est donc de briser les liens de l'esclavage qui soumettait l'âme au corps. Désormais le rapport de ces deux substances se trouve complétement interverti. Tout venait à l'âme du dehors et par les sens ; suivant la comparaison de Platon, l'âme tournait en quelque sorte le dos au monde intérieur, dont la lumière ne lui arrivait que réfléchie par les objets extérieurs. Maintenant les courants de sa vie ont pris une direction contraire : au lieu de se porter au dehors, ils se dirigent vers le dedans, pour renouer avec le monde invisible ce commerce intime et familier que le péché avait interrompu. Un bouleversement aussi complet de la vie doit amener nécessairement des modifications profondes jusque dans les régions les plus obscures de l'organisme ; car l'âme ne s'est soustraite à la tyrannie du corps que pour reprendre sur lui tout son empire. De là, cette transformation merveilleuse des trois vies, — la vie organique, la vie des sens et la vie de l'intelligence, — dont nous avons vu que la mystique purgative a réglé et purifié les fonctions. Il nous est impossible d'indiquer, même brièvement, tous les miracles qui sont comme les fruits de cette transformation. Qu'il nous suffise de dire que l'âme, recouvrant sa liberté d'action par son union avec Dieu, refait sa demeure terrestre sur un plan nouveau ; elle la crée à sa ressemblance en lui infusant pour ainsi dire ses tendances spirituelles.

L'âme ayant franchi les degrés inférieurs de la vie purgative, entre dans la sphère plus élevée de la vie illuminative ; et comme chaque état nouveau exige une nouvelle impulsion de la grâce, elle reçoit alors les sept dons du Saint-Esprit, dont les quatre premiers, l'entendement, la science, la sagesse et le conseil, se rapportent à l'intelligence pour l'éclairer ; et les trois autres, la force, la crainte de Dieu et la piété, à la volonté pour l'affermir dans le bien. Sous l'action de ces foyers de sanc-

tification inondant l'intelligence de clartés nouvelles et consumant le cœur des flammes les plus vives de l'amour divin, l'âme sort d'elle-même pour se transporter et pour vivre dans l'unique objet de toutes ses pensées et de toutes ses affections. C'est alors que se produit le phénomène de l'extase, dont Gœrres étudie les caractères si variés et si intéressants dans le second volume. Impuissance de la volonté contre la force envahissante et victorieuse de l'esprit; suspension presqu'absolue de toutes les fonctions de la vie organique et des lois les plus générales de la nature; absorption complète de la vie de l'intelligence dans une seule et unique contemplation, tels sont les caractères généraux de l'extase. La cause qui la produit, la région où elle emporte l'âme, les relations exclusivement spirituelles qu'elle établit, la distinguent suffisamment du magnétisme et de tous les autres états analogues, qu'on pourrait comprendre sous le nom générique d'extase naturelle. De ces notions générales. l'auteur passe à l'explication des phénomènes particuliers. Il les classe dans trois catégories distinctes, suivant qu'ils se rapportent ou à la vie supérieure et intellectuelle, ou à la vie inférieure et purement organique, ou enfin à la région intermédiaire, qui est le siége du mouvement. Les phénomènes lumineux dont le foyer est dans le système cérébral, l'organe de la pensée, ainsi que les visions merveilleuses de l'esprit par l'intermédiaire des sens et de l'imagination, ou directement par l'intelligence, ces trois modes de connaissance transfigurés dans l'état extatique, appartiennent à la première catégorie. Mais, on le comprend, la sublimité de ces visions n'est pas toujours un sûr garant de leur réalité objective : car l'homme porte sa nature sujette à l'illusion jusque dans les ravissements les plus parfaits de l'extase. C'est ce qui explique la prudence excessive de l'Église, lorsque l'examen de ces visions est porté devant son tribunal. Du reste, l'Esprit saint qui les inspire ne pouvant se contredire lui-même, ce serait une preuve certaine d'illusion si elles tendaient à introduire une doctrine nouvelle. et qui ne serait pas conforme aux vérités fondamentales dont l'Église a reçu le dépôt. — Nous avons vu au commencement de cet article que la vie mystique est une participation à la vie même de Jésus Christ; par conséquent, nous devons nous attendre à voir les traits essentiels de cette vie divine se reproduire dans la physionomie de l'extatique. En effet, l'une des causes les plus puissantes de l'extase, c'est le souvenir et la méditation de la Passion du Sauveur. Cette vue des souffrances de l'Homme Dieu transporte l'âme d'amour et

de douleur ; et ces deux sentiments, pénétrant comme deux traits enflammés jusque dans les régions inférieures de l'organisme, transpercent les pieds, les mains et le côté de l'extatique, et y impriment les cinq plaies du divin Crucifié. C'est le phénomène de la stigmatisation, la plus importante et en même temps la plus touchante merveille de toute la vie mystique. — Enfin l'auteur parcourt une dernière suite de phénomènes qui ont leur base physique dans la région intermédiaire du mouvement, et qui comprennent les stations mystiques, la marche extatique et le vol dans les airs, et l'action à distance. Les stations mystiques n'étant autre chose que la reproduction de toutes les scènes douloureuses de la Passion, se rattachent naturellement au phénomène de la stigmatisation. Dans la marche et le vol extatiques, le corps est soustrait aux lois de la pesanteur, et il suffit de la vue d'un objet religieux, ou du tabernacle renfermant les divines espèces, pour l'attirer et lui faire parcourir l'espace qui le sépare de ces objets sacrés, avec la rapidité et la légèreté de l'oiseau. Dans l'action à distance, tantôt c'est la loi de l'impénétrabilité des corps qui est suspendue ; tantôt c'est l'espace lui-même qui disparaît, et l'extatique se trouve subitement transporté à des distances très-considérables, ou bien, sans changer de place, il voit des objets qui sont au-delà de la portée naturelle de son regard, ou bien il est vu agissant d'une manière réelle et efficace dans plusieurs lieux à la fois.

Telles sont les questions du plus haut intérêt qui sont discutées et approfondies dans les deux premières parties de la mystique divine. Le nombre prodigieux de faits que Gœrres cite à l'appui de ses théories, ne donne pas seulement à la lecture de son ouvrage un charme incomparable, mais il fait surtout pénétrer la conviction dans l'esprit du lecteur. Principes et faits, tout se soutient et s'éclaire réciproquement. Il est évident que Gœrres n'a pas entrepris son travail avec une idée préconçue dont il cherche la justification dans les faits. Sa théorie est née, au contraire, des faits eux-mêmes : elle est expérimentale. Malheureusement la mort l'a empêché de compléter son œuvre, ou ses forces l'auront trahi lorsqu'il aura voulu aborder la vie unitive, le sommet, la fin suprême de la vie mystique. Son œuvre ressemble à une magnifique cathédrale avec ses nefs immenses, ses voûtes sublimes, sa forêt de colonnes élancées, les roses et les figures rayonnantes de ses vitraux, mais à laquelle il manque un sanctuaire. Ce sera l'éternel regret de tous les amis de l'art chrétien. — Nous n'ajouterons plus qu'un

mot à cette analyse si incomplète malgré sa longueur. Ce qu'on admire le plus dans la *Mystique*, ce n'est ni l'ordre parfait dans la distribution des matières, ni les trésors de science qui y sont prodigués, ni la beauté de l'imagination qui a semé des fleurs les plus gracieuses un sujet si sévère de sa nature; c'est surtout la foi vive et profonde dont le génie de Gœrres, tout pénétré et illuminé, reflète les lumières sur les obscurités de ces questions difficiles, et donne à ce monde oublié de la mystique une réalité si vivante et en quelque sorte palpable. C'est là, nous n'en doutons pas, la cause principale des grandes qualités de cet ouvrage. — Nous ferons connaître les trois derniers volumes dans un de nos prochains numéros. A. MARCHAL.

27. **LE DÉCAMERON RUSSE**, *Histoires et Nouvelles traduites des meilleurs auteurs*, par M. P. DOUHAIRE. — 1 volume in-12 de XVI-318 pages (1855), chez Charles Douniol; — prix : 3 fr.

Entre l'œuvre impure de Boccace et la publication de M. Douhaire, le titre seul est semblable; mais n'est-ce pas une faute d'avoir gravé au frontispice d'un livre un soupçon qui en détournera les lecteurs chrétiens? Car nous sommes loin de croire que M. Douhaire ait voulu attirer par un souvenir faisandé (qu'on nous permette cette expression) les hommes qui sont à la piste de lectures corrompues. Le *Décaméron russe*, malgré l'intrigue amoureuse qui fait le fond de plusieurs de ses récits, peut être laissé, croyons-nous, entre les plus jeunes et les plus innocentes mains comme une lecture intéressante, et recommandé aux esprits plus sérieux comme une utile étude de mœurs et de littérature.

Nous ne saurions songer à analyser les quatorze Nouvelles dont se compose ce volume. Bornons-nous à en indiquer la couleur générale. — Tout, chez les Russes, fait très-bien remarquer M. Douhaire, caractère, mœurs nationales et littérature, est encore, malgré leur instinct et leurs efforts imitateurs, profondément empreint d'orientalisme. C'est dans le conte, forme ordinaire et affectionnée de leurs compositions, que cette empreinte est surtout marquée. Là, en effet, viennent se ranger naturellement ces épisodes de la vie réelle ou idéale où se révèlent leur physionomie et leur imagination. « Rien n'est plus varié : peintures de » mœurs, tableaux de genre et d'histoire, fantaisies pures, scènes de » cœur, rêveries humoristiques, il y a là de tout, et dans la meilleure » forme et dans le meilleur ton. Quand l'originalité de la fable manque, » ce qui est rare, la grâce du récit y supplée; car la distinction du style

» est aussi naturelle aux Russes que celle des manières, quand ils ne » veulent pas en trop avoir (p. VIII). » — C'est ce côté du génie russe que M. Douhaire a voulu révéler à la France. Il a écarté les romans trop visiblement imités, et même les maîtres du conte, Gogol et Pouschkine, déjà traduits parmi nous. Les deux premiers de ces récits sont empruntés à des recueils qui, sous le nom de *sbornicks*, se publient chaque année au jour de l'an dans les deux capitales; espèces de *keepseakes* où divers auteurs réunissent fraternellement leurs meilleures productions de l'année. Mais l'écrivain qui a le plus fourni à M. Douhaire, est le prince Odoëfski, penseur remarquable, érudit peu commun et conteur charmant, aujourd'hui conservateur de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Fantaisiste et satirique, il a toute la rêverie d'un allemand, toute l'*humour* d'un anglais, avec plus de piquant et plus de verve. Le tableau de la *Peste de Moscou* est tiré d'un roman de M. Zagoskine, mort depuis peu d'années, et que ses compatriotes, dans leur exagération nationale, appelaient le Walter-Scott de la Russie. C'est encore dans un roman d'un auteur mort aussi, mais depuis longtemps, de M. Lajechnikoff, qu'a été taillé le *Dernier des Noviks*, épisode de la célèbre révolte des Strélitz. Les trois derniers morceaux appartiennent à de jeunes écrivains anonymes. Plus empreints de réalité que d'imagination, plus inspirés des idées et des sentiments communs à l'homme, bien qu'ils nous introduisent plus avant que les autres dans les vieilles mœurs et l'intimité de la vie russe, ces trois récits seront peut-être d'un intérêt plus universel, et exciteront chez le lecteur des émotions plus profondes. — En somme, ce livre est quelque chose d'original, mais qui ne vaut, trouvons-nous, ni Hoffmann pour la fantaisie, ni Walter-Scott pour la peinture historique, ni M. Mérimée et tant d'autres conteurs français pour le drame et la passion.

C. MILLÉ.

28. **DICTIONNAIRE LATIN-FRANÇAIS**, *rédigé d'après les meilleurs travaux allemands, et principalement d'après le grand ouvrage de Freund*, par M. THEIL, professeur au lycée Saint-Louis — 1 volume in-8° de XVI-1693 pages à 3 colonnes (1853), chez Firmin Didot; — prix : 9 fr.

On a cherché de nos jours à faciliter l'étude des langues classiques par tous les moyens que peut offrir une science philologique très-avancée. Sait-on mieux le latin qu'autrefois? assurément non. Mais cette infériorité ne provient pas des livres pédagogiques actuels, qui sont

vant l'église, au baptême, à l'enterrement, au printemps, à l'automne. sous le beau soleil d'été, sous le froid glacial de l'hiver, pour le voyageur, le soldat, le marin; pour le malade, le mourant, les défunts: pour le juste et pour le pécheur; prières en souvenir du baptême, de la première communion, du mariage, etc.; prières à la très-sainte Vierge sous les plus beaux noms que lui a prodigués la piété, à saint Joseph, à saint Jean-Baptiste, aux Apôtres, aux Vierges, aux Martyrs, à tous les Saints du ciel, etc. — Enfin, la troisième partie se compose de petites méditations, divisées en trois points, sur la vie et les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour chaque jour du mois. — Afin de confirmer toutes ces bonnes et saintes paroles, l'auteur a recueilli, sous forme d'aspirations, des textes nombreux tirés de l'ancien et du nouveau Testament, sur tous les sujets pratiques : amour de Dieu, détachement, humilité, souffrance, tristesse, joie, santé, maladie, etc. — S'il y a une vertu qui s'appelle prévoyance, et dont la sollicitude embrasse tout, assurément M. l'abbé Busson la possède, et il nous en donne pour preuve ce livre, qui entre dans tous les détails de la vie pour nous aider à les ennoblir par la pensée de Dieu; aussi le recevons-nous avec joie, car nous le trouvons vraiment utile.

45. **CATÉCHISME** *du concile de Trente. Traduction nouvelle, avec le texte en regard, enrichie de notes considérables,* par M. l'abbé GAGEY, aûmônier du lycée de Dijon.—2 volumes in-8° de XXIV-448 et 446 pages (1854), chez Popelain et C^ie^, à Dijon, et chez Lhuillier, à Paris; — prix : 10 fr.

« Le *Catéchisme du concile de Trente* est véritablement un don que » Dieu nous a fait en ce temps pour rétablir la discipline ancienne de » l'Église, et pour soutenir la république chrétienne. Cet ouvrage est » si remarquable, si profond et si clair, que depuis longtemps il n'en » a point paru de semblable, au jugement des hommes les plus sa- » vants. Ce n'est point un homme qui semble y avoir tenu la plume, » c'est l'Église même, notre sainte mère, guidée et inspirée par le » Saint-Esprit, qui y parle et nous y instruit. Vous qui êtes déjà un peu » avancés en âge, lisez-le sept fois et plus; vous en retirerez les fruits » les plus admirables. Démosthènes, dit-on, pour se rendre éloquent, » écrivit huit fois de sa main les harangues de Thucydide, tellement » qu'il les savait par cœur; à combien plus juste titre vous, qui devez » travailler de toutes vos forces à procurer la gloire de Dieu, votre salut » et celui du prochain, ne devez-vous pas lire, et copier même plu-

» sieurs fois, un livre composé par l'ordre du Concile de Trente, et pour » ainsi dire sous la dictée du Saint-Esprit. » — C'est ainsi qu'un ami de saint Charles Borromée, Valère, évêque de Vérone, recommandait à ses clercs la lecture et l'étude assidue du *Catéchisme du concile de Trente*. Ses paroles ne sont que la fidèle expression du sentiment que cet ouvrage, dès son apparition, excita dans toute l'Église. « Cependant, » écrivait Clément XIII en 1761, ce livre, composé avec tant de peines » et de soins, approuvé de tous, accueilli avec les plus grands éloges, » de nos jours l'amour de la nouveauté l'a presque fait tomber des » mains du pasteur, en élevant à côté de lui une foule d'autres caté- » chismes qui ne lui sont nullement comparables. De là un double » mal : d'abord l'unité dans la manière d'instruire a presque entière- » ment disparu...; ensuite, ces différents modes de transmettre la vé- » rité catholique ont amené des discussions, des conflits.... »

La foi des peuples, et, partant, l'avenir de la religion, dépend de l'enseignement. Nous voulons parler ici surtout de cet enseignement continu, quotidien pour ainsi dire, tombant au sein des populations chrétiennes du haut des chaires paroissiales, et qui est le seul que reçoive la grande majorité des fidèles. Or cet enseignement qui produit la foi, la nourrit, la défend et la fortifie, peut avoir, quel que soit d'ailleurs le mérite personnel du prédicateur ou du catéchiste, des défauts qui, avec le temps, diminuent ou détruisent l'efficacité du ministère si important de la parole. La pureté et la dignité du langage, la beauté des images, la vivacité du sentiment, l'élévation de la pensée, ne sont pas toujours un gage assuré de l'exactitude claire et précise que réclame l'instruction donnée aux fidèles. Il n'est pas rare, en outre, que cette instruction soit incomplète, parce que le pasteur se laisse trop guider dans le choix des sujets qu'il traite, soit par les besoins du moment, soit par la pente de ses goûts et la nature de son talent ; d'où il résulte qu'on a pu suivre pendant de nombreuses années l'enseignement donné dans certaines églises, sans avoir jamais entendu parler de plusieurs des vérités les plus importantes de la foi. Mais ce qui nous paraît plus ordinaire, et par là même plus grave, c'est que les instructions, ne se rattachant à rien dans l'existence des auditeurs, produisent bien dans les âmes une émotion aussi vive que l'on voudra, mais essentiellement passagère, et non point une connaissance solide, complète et éclairée de la religion. Nous ne connaissons aucun ouvrage qui remédie à ces inconvénients aussi sûre-

ment que le *Catéchisme du concile de Trente.* Ses pieux et savants auteurs ont rattaché l'exposition et l'explication des vérités et des pratiques de la religion au Symbole, aux Commandements de Dieu, à l'Oraison dominicale et aux Sacrements, c'est-à-dire à quelques formules que les chrétiens répètent chaque jour, et plusieurs fois par jour, et à des actes qu'ils accomplissent souvent, ou du moins après de sérieuses préparations et avec la plus grande solennité. Une instruction donnée de la sorte aura pour effet de rendre intelligentes la récitation des formules et la pratique des actes les plus fréquents de la vie chrétienne ; en retour, ces formules et ces actes rappelleront les instructions qui les ont expliqués, et en graveront le souvenir dans l'esprit profondément et pour toujours. C'est ainsi que la prédication fera pénétrer la lumière de la foi jusque dans la vie intime du fidèle, et que la répétition des actes constitutifs de cette vie fixera la lumière dans les âmes. Le Catéchisme romain renferme tout ce qu'il importe qu'un chrétien connaisse. Tout est parfaitement proportionné dans cet admirable livre : ce qui est nécessaire est développé ; ce qui est utile est indiqué ; ce qui est simplement intéressant n'est point omis. Le lecteur est même averti de la gravité absolue ou relative de certaines questions. Que le Catéchisme romain fournisse la trame et trace la marche des instructions, et l'enseignement sera complet et proportionné aux besoins de la vie chrétienne. Nous ajoutons qu'il rendra l'enseignement exact, irréprochable au point de vue de l'orthodoxie, de la netteté et de la clarté. En effet, quel est l'exposé de la religion qui jouisse d'une autorité comparable à celle de ce Catéchisme, composé par l'ordre du Concile de Trente et publié par les Pontifes romains? « Rédigé dans un esprit vraiment apostolique, dit Mœhler, » écrit avec beaucoup d'onction, écartant les opinions des différentes » écoles..., ce livre jouit d'une grande autorité dans l'Église enseignante. Nous l'invoquerons comme un monument important de notre » croyance, toutes les fois que le Concile de Trente n'offrira pas assez » de renseignements, n'épuisera pas la matière (*Symbolique*, Intro» duct., p. LXXIII). »

Nous demandons pardon à M. l'abbé Gagey d'avoir consacré au *Catéchisme du concile de Trente* l'espace que nous aurions dû employer à faire connaître sa traduction et les notes nombreuses et importantes dont il l'a enrichie ; mais que s'est proposé l'habile traducteur, sinon de faire lire et méditer par un plus grand nombre de personnes

l'excellent ouvrage qu'il a traduit et annoté ? C'est aussi dans ce but que nous avons écrit ce qui précède, et dans l'espoir d'inspirer aux lecteurs de la *Bibliographie* le désir de connaître le Catéchisme romain dans la traduction et avec le secours du remarquable travail de M. l'abbé Gagey. —Nous devons le reconnaître : le Catéchisme romain, bien qu'il soit un exposé suffisamment complet de la religion, ne répond plus à tous les besoins des esprits ; il ne suffit plus, de nos jours, de faire voir que l'Église a conservé intact le dépôt des vérités chrétiennes, ni d'en développer les riches trésors de vie et de lumière : il faut encore faire ressortir les harmonies de la foi avec la raison et le cœur de l'homme, avec les principes constitutifs des sociétés, avec les progrès des sciences, avec la nature entière. Voilà ce qui confond nos ennemis, réveille les indifférents et réjouit les croyants fidèles. Or cette philosophie de la foi, comme on l'appelle, n'est pas donnée par le *Catéchisme du concile de Trente*. Nous ne doutons pas qu'un lecteur intelligent, et connaissant l'esprit de notre siècle, ne sache trouver dans le Catéchisme la base et les principes de cette philosophie, puisqu'elle n'est que l'application, aux besoins présents de l'humanité, des vérités et des enseignements de la foi que Dieu a appropriés, en vue de nos destinées éternelles, à toutes les nécessités de notre existence individuelle et sociale ; mais beaucoup de lecteurs n'aimeront-ils pas que ce travail leur soit épargné ? C'est ce que M. l'abbé Gagey a fait, nous ne dirons pas parfaitement, mais heureusement, par les notes qu'il a placées au-dessous du texte et de la traduction. Ces notes, à elles seules, formeraient un volume considérable, et l'auteur y donne, soit de lui-même, et en un style vif, clair et pur, soit à l'aide de nos meilleurs auteurs, qu'il a largement et judicieusement mis à contribution, les preuves et les développements de nos dogmes, ainsi que la solution des difficultés que réclame l'état présent de la société chrétienne. Nous croyons donc que la publication de M. l'abbé Gagey mérite, sous tous les rapports, le succès qu'elle a déjà obtenu.

J. Marchal.

48. **LA CHARITÉ POUR LES MORTS**, *et la consolation des vivants*, par M. J.-B. Gergerès, ancien magistrat, auteur du *Culte de Marie*, etc. — 1 volume in-18 de xxiv-516 pages (1855), chez Ducot, à Bordeaux, et chez Charles Douniol, à Paris ; — prix : 2 fr. 50 cent.

Comme le titre de l'ouvrage l'indique, l'auteur écrit pour les vivants et pour les morts : pour les vivants qui ont besoin d'enseignements et de

tantiels de la vérité. Ce livre, en effet, n'est pas moins attrayant par la forme que solide pour le fond. D'un bout à l'autre, c'est un dialogue entre un mômier et un horloger catholique. Avec le talent du vénérable auteur, on comprend ce que cette forme doit offrir de piquant, de dramatique et de populaire. Peut-être (et le prélat semble le craindre lui-même) l'accusera-t-on d'être trop vive et trop acérée; mais c'est aux catholiques qu'il s'adresse pour leur signaler le loup enveloppé de la peau du renard; et, en tout cas, ce n'est pas aux protestants de se plaindre, car il est loin encore de leurs injures grossières et de leurs calomnies outrageantes.—Qu'on répande ce livre à profusion : nous ne connaissons pas de meilleure arme à mettre entre les mains des catholiques attaqués par la propagande protestante. C. MILLÉ.

69. **L'ENFER DU DANTE**, *traduit en vers, texte en regard,* par M. Louis RATISBONNE. — 2 volumes in-12 de XVI-280 et 300 pages (1852-1854), chez Michel Lévy frères; — prix : 6 fr.

De la prose ou des vers, quel est le costume qui laisse le mieux voir un poëte dans toute la beauté de ses formes, dans toute la liberté et toute l'originalité de son allure? Avant d'avoir lu M. Ratisbonne, nous aurions prononcé, avec Châteaubriand, M. Villemain et tant d'autres, en faveur de la prose, et nous aurions dit que toute reproduction en vers a le tort d'être plus ou moins une nouvelle création, que la gêne du rhythme force toujours le traducteur à des additions, à des retranchements, à des écarts qui sont une trahison réelle envers l'original, et qu'enfin sous un mot-à-mot à la fois intelligent et fidèle, on peut seulement sentir palpiter la vie d'un grand poëte. Aujourd'hui, M. Ratisbonne vient nous dire : « Que si toutes les traductions sont de belles » ou de laides infidèles, celles que l'on fait d'un poëte en prose sont à » coup sûr les plus perfides. Elles sont fidèles à la *littéralité* du modèle, » infidèles à sa littérature. La musique des paroles est retranchée avec » le mètre en même temps que les tours, les hardiesses, les images du » poëte s'allanguissent au milieu des pruderies de la prose, surtout dans » notre phrase française, qui marche un peu comme le recteur et sa » suite, et qui n'a pas retrouvé depuis Amyot cette vive et courte allure » que regrettait Fénelon (p. II). » Ebranlés déjà par ces paroles, nous avons été presqu'entraînés par l'exemple de M. Ratisbonne, plus convainquant, comme toujours, que la théorie. Voici l'*Enfer du Dante*, cette première et plus admirable partie de sa trilogie, traduit en ter-

cets, suivant le texte, et tercet par tercet, presque vers par vers; et nous avouons qu'aucune des traductions en prose que nous avions lues, ne nous avait donné une telle intelligence, un tel sentiment de ce prodigieux génie. Ce n'est pas à dire que tout ici soit également heureux: nous pourrions citer plus d'un vers faible ou même inexact, plus d'une rime insuffisante et fausse, plus d'une construction forcée, plus d'une épithète de remplissage, plus d'une expression oiseuse ou insuffisante; mais ces défauts sont rares, et M. Ratisbonne n'a pas été trop téméraire en plaçant en regard de sa traduction le texte même de Dante, comme un témoin continuel de son étonnante fidélité. Devant cette interprétation de sa pensée et de son beau langage, le terrible poëte semble sourire, au lieu de condamner le traducteur à ce supplice qu'il ménage aux traîtres dans son enfer.

Cette œuvre est un travail littéraire et non pas de polémique. Le texte italien, la traduction en regard, quelques notes explicatives, peut-être un peu trop rares, rejetées à la fin de chaque chant : voilà de quoi il se compose ; du reste, pas de trace des questions irritantes qui ont été dernièrement soulevées au sujet du grand poëte florentin. C'est sans doute cette sage réserve, en même temps que la valeur incontestable de sa traduction, qui ont valu à M. Ratisbonne l'honneur bien mérité d'une des couronnes de l'Académie française.

70. **LA FEMME CATHOLIQUE**, *faisant suite aux* Femmes de l'Évangile, par le R. P. D. Joachim Ventura de Raulica, ancien général des théatins, etc. — 2 volumes in-8° de XII-528 et 570 pages (1855), chez A. Vaton ; — prix : 12 fr.

La femme est l'*aide* de l'homme, non-seulement dans l'ordre de la nature, mais encore dans celui de la religion; non-seulement au sein de la famille, mais encore dans l'Église et dans l'État; c'est-à-dire qu'elle est à la fois l'aide de l'homme-époux, de l'homme-roi, de l'homme-prêtre. Et l'impiété a compris, tout aussi bien que la foi, cette grandeur et cette puissance de la femme; c'est pourquoi elle n'a rien négligé pour inspirer à l'homme la défiance de son dévouement, pour la tromper et la dégrader elle-même. Il est temps de la relever aux yeux de l'homme et à ses propres yeux, pour qu'elle puisse remplir sa grande mission religieuse et civilisatrice. C'est ce que le P. Ventura a déjà tenté dans ses *Homélies sur les femmes de l'Évangile* (Voir notre tome XIII, p. 524), où il lui enseigne la loi du devoir; c'est ce qu'il

achève dans *la Femme catholique* ou *les Femmes d'après l'Évangile*, où il traite du catholicisme dans ses rapports avec la femme, et de la femme catholique dans ses rapports avec la famille, l'État et l'Église. — L'ouvrage est divisé en trois parties. La première montre ce que le catholicisme est et a fait pour la femme ; la seconde, ce que la femme a fait par le catholicisme et pour le catholicisme ; la troisième, à quelles conditions le catholicisme peut transformer et élever la femme, et la femme, de son côté, servir dignement le catholicisme. Reprenons. — Dans la première partie, l'auteur prouve la nécessité de s'occuper de l'éducation de la femme au point de vue catholique, si l'on veut sauver l'avenir du monde ; mais, l'histoire à la main, il trace le bilan de ses dettes envers le catholicisme, en lui mettant sous les yeux, d'un côté, l'affreux tableau de sa dégradation et de sa servitude sous l'empire du paganisme, du mahométisme, de l'hérésie et du schisme ; et, de l'autre, le tableau si consolant de sa réhabilitation par le catholicisme. A cette occasion, il expose les inconvénients du divorce au point de vue philosophique, théologique et social, et il fait comprendre à la femme qu'il y aurait de sa part folie autant qu'impiété à adopter certaines théories qui la ramèneraient à l'abîme d'ignominie et d'esclavage d'où le catholicisme l'a tirée. — La seconde partie accompagne la femme catholique à travers les cinq grandes époques de l'histoire de l'Église : l'époque de Jésus-Christ et des apôtres, l'ère des martyrs, le siècle des Pères de l'Église, le moyen âge et les temps modernes. Là se trouvent, non pas les vies, mais les portraits des femmes catholiques les plus célèbres ; les preuves de fait des services que la femme a rendus à la religion. Nous la voyons tour à tour nourrir et assister le Sauveur et ses disciples, et coopérer par son zèle et son dévouement à la fondation de l'Église ; — confondre le paganisme par sa pureté céleste et son héroïque courage, et, vierge ou épouse, libre ou esclave, innocente ou pénitente, arroser de son sang fécond la religion naissante, donner au monde les principaux Pères de l'Église, et se montrer mère de l'Église elle même ; — former les mœurs des peuples chrétiens, animer et soutenir les docteurs dans leurs combats contre l'hérésie, convertir les rois et les peuples barbares, introduire le christianisme dans les institutions sociales, créer les monarchies et les nationalités chrétiennes, et surtout la *nationalité française*, procurer les règnes grands et prospères, inspirer tous les fondateurs d'Ordres religieux, mettre la main à toutes les œuvres, à tous les établissements de la charité

catholique, s'intéresser au maintien de la discipline et de la science dans le clergé, défendre les Évêques, soutenir le Pape, en un mot contribuer à tout ce qui s'est fait de grand, d'utile et de merveilleux au moyen âge ; et, dans les temps plus modernes, continuer à confesser Jésus-Christ par le martyre, à sanctifier le trône, à combattre l'hérésie, à propager la foi par les missions, à seconder les apôtres et les saints, à multiplier les fondations charitables; prouver, pour tout dire, que la sève catholique ne s'épuise jamais, et que c'est Dieu, par conséquent, qui l'entretient et la renouvelle. — La troisième partie de l'ouvrage était réservée à l'exhortation. Elle est nécessairement fort courte, car les grands exemples de la seconde sont la plus puissante des prédications. L'auteur se borne à quelques pages sur la connaissance de la religion et sur la chasteté propre à la femme catholique : deux conditions d'où il fait dépendre sa vraie grandeur et le succès de son apostolat.

Ce livre, plein de recherches, de doctrine et d'utiles enseignements, n'est pas à l'abri de tout reproche. Sans parler des barbarismes, des incorrections, des *concettis* italiens et autres défauts de langage que réprouve le goût français, il est long, diffus et dépourvu quelquefois d'unité. Quant au fond, nous avons quelques craintes au sujet de certaines couleurs un peu vives, de certaines nudités de la première partie : n'inspireront-elles à toutes les lectrices que l'horreur pour les faux cultes qui partout ont réduit la femme à un si honteux esclavage, et la reconnaissance pour l'Église qui l'a purifiée et délivrée ? — Nous ne saurions donner notre voix à la sentence de réhabilitation que le P. Ventura prononce en faveur de Catherine de Médicis, ni au verdict trop sévère qu'il lance contre Louis XIV et son siècle. L'amour-propre national, peut-être, l'a aveuglé sur le compte de cette Italienne qui subordonna toujours la foi à la politique, et un reste d'humeur libérale, *qui fermentait au fond de son cœur*, a saisi cette occasion de s'épancher sur le *despotisme* du grand roi. — Nous ne recommandons pas moins cet ouvrage comme une des lectures les plus solides, les plus instructives et les plus intéressantes que puissent faire les femmes d'intelligence et de cœur.

C. Millé.

71. **DE LA FRANCE** *et de la Révolution de* 1789, par M. Louis d'Esparbès de Lussan. — 1 volume in-8° de xx-304 *pages* (1855), chez E. Dentu ; — prix : 5 fr.

Après plus de soixante ans d'efforts et de tourmentes, la France n'a point encore réussi à réaliser ses grandes aspirations. Toujours agitée par

tout ce qu'une pieuse mère doit faire quand elle se trouve dans la position de sainte Monique; sa connaissance du cœur humain, les fréquentes citations de saint Augustin lui-même, l'intérêt qui s'attache aux personnages, feront lire ce livre avec un certain plaisir; des personnes simples et d'un goût peu difficile y trouveront une utile et agréable distraction. Mais, nous devons le dire, le style et la méthode de l'auteur laissent beaucoup à désirer. Citons une phrase de la seconde page, où Monique prie Dieu pour son fils : « Carthage, » avec ses spectacles séducteurs de tout genre, avec ses fêtes et » ses joies incessantes, ne sera-t-elle pas le tombeau *du peu de bon* » *vouloir* qui se révèle parfois dans son cœur! Oui, cet enfant que » j'aime de cet amour dont vous seul connaissez l'étendue, faut-il » que je le laisse perdre entièrement sans faire mes efforts pour le » sauver? Votre justice ne me reprochera-t-elle pas *aussi* cet *infanticide*?... Au nom des larmes dont je n'ai cessé depuis dix-huit » ans de *mouiller les dalles sacrées de vos temples*, etc. » Il y a deux pages de prière de ce style; est-ce naturel? Plus loin (p. 4), la narration s'interrompt tout à coup, au moment où elle vient à peine de commencer, et l'auteur s'adresse directement au fils de Monique : « Hélas! qu'il était éloigné, *noble* Augustin, ce temps où tu verserais » des larmes sur l'homme qui, largement doué des dons privilégiés de » la pensée, les laisse improductifs, ou *qui*, plus coupable encore, » tourne contre Dieu même ces *nobles* armes, *qu'il* n'a reçues *que* pour » *le* glorifier, défendre la vérité et la vertu, et sauver ainsi ses frères ! » Et toi aussi, jeune arbre favorisé des soins spéciaux de ton céleste » Maître, ne grandissais-tu pas, appelant sur ton ingratitude et *ta stérilité* la cognée vengeresse? » Et la phrase suivante : « Avide d'un » renom *quelconque*, ne *respirant que l'éclat* et la gloire, fier des lauriers qu'il venait de *cueillir* à pleines mains *sur les bancs de l'école*, » ayant quitté Madaure, où il n'avait plus rien à apprendre, et rentré » dans sa ville natale, le fils de Monique *s'y* ennuyait DONC (p. 5). » Nous ne voulons pas pousser plus loin ces citations; chaque page nous fournirait l'occasion d'en faire d'analogués, et il nous semble que celles-ci suffisent pour justifier la sévérité avec laquelle nous jugeons le style de cet ouvrage. Absence de naturel, amour des néologismes, tournures forcées, graves incorrections, voilà ce qui fourmille dans un livre dont le but est d'ailleurs excellent, et qui renferme de très-bonnes pages, si l'on fait abstraction du style. — Quant à la méthode, ce mé-

lange de l'histoire et du roman, ces dialogues supposés, dans un sujet assez riche pour n'avoir nul besoin d'ornements empruntés, ce ton qui passe de la poésie à la trivialité (pp. 83, 169), ces apostrophes soudaines, qui sentent le rhéteur ou le jeune homme, sont des défauts graves dans une œuvre destinée à la propagation des plus sublimes vérités de la religion; et nous croyons qu'il est du devoir de la *Bibliographie catholique* d'appeler sur ce point l'attention sérieuse des écrivains religieux. L'auteur d'*Une mère* a certes assez de talent, assez d'habitude d'écrire, pour faire mieux s'il veut bien travailler moins vite, et moins paraphraser les pensées si justes dont il enrichit ses écrits (pp. 126, 127). Nous l'avons déjà dit à propos d'un autre ouvrage : l'ennemi nous observe, nous sommes tenus à plus de dignité que d'autres; d'ailleurs, la cause que nous défendons mérite bien que la beauté des armes employées par nous à sa défense égale leur solidité. Le livre de M. l'abbé Jouhanneaud pourra être mis sans inconvénient entre toutes les mains, si on le juge au point de vue moral et religieux; nous ne pouvons le recommander à la jeunesse dont l'éducation doit être complète; nous venons de dire pourquoi.

J. Chantrel.

104. **QUESTION DES ESPRITS**, *ses progrès dans la science; examen de faits nouveaux et de publications importantes sur les tables, les esprits et le surnaturel*, par M. J.-E. de Mirville, auteur du livre *des Esprits*. — 1 volume grand in-8° de xx-228 pages (1855), chez Delaroque; — prix : 3 fr. 50 c.

Il y a deux ans à peine, l'Amérique, la France entière, presque toute l'Europe faisaient le siége d'une table ou d'un guéridon. Toutes les pensées, tous les regards, toutes les mains se dirigeaient vers cette petite place mystérieuse, *Sébastopol* du surnaturel, qui semblait renfermer dans ses ais, avec l'explication du passé et la prophétie de l'avenir, une puissance menaçante pour le monde moderne. Depuis, le salon semble avoir disparu devant le champ de bataille, les *Esprits* devant les Cosaques; les crépitations des tables, les voix des évocations, les disputes des Académies, les affirmations contradictoires des croyants et des incrédules, ont été étouffées sous le bruit du canon et les cris de la mêlée; la place forte du mystère a vu les assiégeants se tourner vers un autre point et se grouper autour du boulevard de la puissance moscovite. Et pourtant, dit-on, la table fatidique n'a pas entièrement cessé ses évolutions : *E pur si muove!* Il est des hommes qui, persuadés que des intérêts non moins graves étaient engagés autour d'elle et

au pied des murs de Sébastopol, n'ont pas abandonné la partie et ont continué la lutte en silence.

*On sait la position brillante* et solide que M. de Mirville, l'auteur du livre *des Esprits* (Voir notre tome XIII, p. 164), a su prendre des premiers sur ce terrain mystérieux. Il la garde encore, malgré les nombreux assaillants qui ont voulu la lui disputer. La brochure qu'il publie aujourd'hui est, en quelque sorte, son *bulletin de bataille*, et, à certains égards, son bulletin de victoire. En d'autres termes, ce livre est un rapport sur la grande question des *esprits* dans le monde, c'est-à-dire sur les faits acquis à la science, sur la valeur des explications fournies par les hommes compétents, sur le résultat dernier de tant de livres et de brochures partis des camps les plus opposés. — Il constate d'abord un grand progrès : l'entrée dans la science des phénomènes renvoyés au commencement à la jonglerie ou à l'hallucination. Ces phénomènes sont aujourd'hui constatés et adoptés par les membres les plus savants de nos Académies. La bonne foi des expérimentateurs, l'état normal de leurs facultés, ne sont plus mis en doute. Reste à chercher l'explication des faits, la grande loi inconnue qui renferme le dernier mot du mystère. Ici les Œdipes se partagent en deux camps : d'un côté, les savants qui prétendent rendre compte de tout à l'aide de théories physiques ou psychologiques ; de l'autre, les hommes qui, sous la bannière de M. de Gasparin (Voir notre tome XIV, p. 409), opposent à toute explication surnaturelle une fin de non-recevoir, parce qu'ils ne croient pas à l'intervention du surnaturel dans le monde. Les premiers invoquent les *décollements* de M. Faraday, *les mouvements naissants* de M. Babinet, la *tendance au mouvement* de M. Chevreul, le *fluide* du magnétisme, et veulent que les danses des tables, leurs étonnantes réponses, soient attribuées à la fois aux lois ordinaires de la physique et au reflet de la pensée de l'expérimentateur. Mais que de faits, sinon tous, rebelles à ces théories ! M. de Mirville les rappelle ou les raconte, et il n'a pas de peine à prouver l'absurdité d'une loi ordinaire, régulière et mathématique, laquelle, au milieu de tant d'expériences des physiciens, serait jusqu'à ce jour restée inconnue ; le défaut évident de toute proportion entre les causes assignées et les effets obtenus ; enfin, l'impossibilité de voir un simple reflet de la pensée ou de la volonté de l'expérimentateur dans des phénomènes et des réponses qui l'affligent ou le dépassent.

Nous voilà donc rejetés vers le monde surnaturel. Mais M. de Gasparin veut nous en fermer l'entrée par ses fins de non-recevoir. A

toutes les preuves que nous avons données nous-mêmes pour établir contre lui que le témoignage, soumis aux règles d'une sage critique, est admissible en matière de surnaturel, M. de Mirville en ajoute de nouvelles, et il déchire toutes ces lois d'exceptions testimoniales qui conduiraient au scepticisme absolu. Fort de ces principes, il revient sur certains faits contestés, Loudun, la croix de Constantin, la croix de Migné, Cideville, etc., et sur tous les points il réussit à maintenir ses premières positions. — Le volume se termine par une lettre de M. Gougenot des Mousseaux, laquelle est une sorte de préface ou de prospectus d'une défense que l'auteur des *Mœurs et pratiques des démons* (Voir notre tome XIII, p. 573) prépare contre les attaques de M. de Gasparin. Il en sera rendu compte dans la *Bibliographie.* — C'est ainsi que, sans prendre absolument parti dans ces mystérieux débats, et en nous réfugiant dans les limites d'une discrète réserve, nous tenons nos lecteurs au courant d'une question qui dépasse de beaucoup les enfantillages dont les tables tournantes ont été plus d'une fois le prétexte et l'instrument. Cette question est celle du surnaturel, de sa place et de son rôle dans le monde, surtout dans les siècles passés, où, suivant les sages lois de la Providence, il exerçait une action plus fréquente, ou du moins plus palpable, que de nos jours. Que de vieux comptes à régler ! que de mystères dans les cultes idolâtriques, dans les récits divins de la Bible, dans les annales de la primitive Église et du moyen âge, s'éclaireront peut-être au jour des manifestations modernes ! Peut-être est-ce un monde perdu qui va surgir au-dessus de ces flots de dénégations et de mensonges sous lesquels l'impiété et la sottise l'avaient abîmé depuis le protestantisme et la philosophie ! Terre ! terre ! nous arrivons ! nous touchons à la patrie de nos pères, où l'action de Dieu et l'action de l'homme, l'action des anges et l'action des démons, se mêlaient sans cesse sans jamais se confondre ! Encore un peu de temps, et l'histoire, telle qu'on nous l'a faite, deviendra de la fable, et ce qu'on traitait de fable deviendra de l'histoire ! Voilà, pour nous, ce qui s'agite sous la main de Dieu au fond de ce chaos plein d'éléments confus, de ténèbres et de lumière, et voilà la raison de l'importance que nous attachons à ces questions mystérieuses. C'est aussi pourquoi nous appelons de tous nos vœux la publication du second ouvrage de M. de Mirville, sur les manifestations des esprits dans tous les cultes et dans toutes les sectes, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours : il peut y avoir là toute une philosophie de l'histoire !

U. Maynard.

» *que, politique et littéraire du Chili* est un livre bien fait, intéres-
» sant et instructif. L'auteur y réunit les trois belles qualités d'un his
» torien : impartialité, critique et précision. Nous recommandons cet
» ouvrage à tous les littérateurs européens, et notamment aux ecclé-
» siastiques. »

J. CHANTREL.

**129. INSTRUCTION SYNODALE** de Mgr L'ÉVÊQUE de POITIERS *à son clergé diocésain assemblé pour la retraite et le synode* (7 juillet 1855). — Grand in-18 de 90 pages (1855), chez Henri Oudin, à Poitiers, et chez Lagny frères, à Paris ; — prix : 1 fr.

Nous n'avons pas l'habitude de donner place aux Instructions de NN. SS. les Evêques dans les pages de notre Revue, dont nous voudrions cependant faire les archives de la pensée contemporaine. Ce n'est pas, certes, qu'au point de vue de la doctrine, de la conception et du style, nous ne dussions trouver là mieux que dans les compositions les plus élevées de notre temps ; mais, évidemment, nous ne saurions soumettre ces pièces vénérables aux règles ordinaires de notre critique ; devant elles, il nous faudrait abdiquer, et prendre rang parmi les plus humbles disciples. En d'autres termes, nous n'aurions qu'à nous taire et à céder la parole à nos évêques. Ce serait pour nous un bonheur ; mais le pouvons-nous sans renoncer à notre œuvre ? Ainsi, la seule Instruction de Mgr l'Évêque de Poitiers tiendrait à peine dans une de nos livraisons, et il ne resterait plus de place pour tant de productions qui nous assiégent, et sur lesquelles nous devons notre jugement à nos lecteurs. — Qu'il nous soit pourtant permis de faire une exception en faveur de cette Instruction synodale, et de lui accorder, sinon une reproduction impossible, au moins quelques points d'admiration dans nos pages. Son retentissement dans la presse de ces derniers jours, et aussi, disons-le sans comparaison injurieuse, sa beauté singulière, expliquent suffisamment cette infraction à nos habitudes.

Coup de tonnerre dans un ciel serein ! Cri de guerre inopportun au milieu d'une paix profonde ! a-t-on dit. — Mgr l'Évêque de Poitiers aurait voulu croire à la disparition de l'orage et à une paix dont il eût goûté avec bonheur la douce sécurité ; mais il a cru entendre retentir à ses oreilles la grande voix de son illustre prédécesseur : *Tempus est loquendi, quia jam præteriit tempus tacendi ;* et il a parlé ! et les colères qui, dans un certain monde, ont accueilli sa parole, prouvent assez combien elle était opportune. On ne prête pas une telle attention, ni surtout

une attention si irritée, à ce qui ne touche pas au plus vif des besoins ou des plaies. — D'ailleurs, l'éloquent évêque n'a pas été seulement la sentinelle avancée et clairvoyante qui jette le cri d'alarme ; il a obéi encore à un devoir sacré, à l'invitation du Pontife suprême, qui, dans son allocution consistoriale du 9 décembre 1854, signale à ses frères dans l'épiscopat les erreurs capitales de notre temps comme un ennemi à combattre. Ces erreurs, ce sont les doctrines occultes qui tendent au bouleversement de toute société religieuse ou séculière ; l'hérésie constitutionnelle, qui veut soumettre au magistrat l'Église avec ses croyances, sa discipline et ses propriétés ; c'est surtout le philosophisme rationaliste, destructeur de tout ordre surnaturel et révélé. Sur les premiers points, Mgr l'Évêque de Poitiers fait entendre de fortes et éloquentes paroles à l'adresse des complaisants et des dupes qui, se disant amis de l'ordre, ne craignent pas d'admettre tous les jours sous leur toit des journaux dont les doctrines sont subversives ; à l'adresse de ces gouvernements aveugles, qui, ne comprenant pas qu'ils sapent le trône en s'attaquant à l'autel, qu'ils enlèvent à la propriété ses titres les plus saints en touchant à la propriété ecclésiastique, dépouillent l'Église de ses droits inviolables et envahissent le patrimoine de Dieu et du pauvre. — Mais la partie la plus remarquable de cette Instruction, la partie qui a excité tant de clameurs, c'est celle où le savant Pontife déchire d'une main si sûre et si ferme le voile d'ignorance ou d'hypocrisie dont s'enveloppe le philosophisme, pour se cacher à lui-même son impuissance ou pour dérober aux simples son incompatibilité avec le christianisme et sa guerre contre toute religion révélée. Prenant à partie les chefs les plus accrédités du camp philosophique, et surtout M. Cousin dans ses derniers écrits et M. Jules Simon dans son livre du *Devoir*, le prélat les accuse de renverser les vérités fondamentales du christianisme, et nommément le mystère de l'Incarnation, mystère capital de toute l'économie religieuse ; et cette accusation, il l'établit sur des citations péremptoires et sur des raisonnements irréfutables. Il les accuse encore, toujours preuves en mains, de repousser toute révélation divine au nom de l'indépendance, de l'émancipation absolue de la raison. Il les accuse enfin de nier la destinée surnaturelle de l'homme, ou de lui préférer la récompense naturelle de vertus naturelles, méconnaissant à la fois et le souverain domaine de Dieu sur sa créature, et les conséquences nécessaires de la venue de Jésus-Christ sur la terre, et le véritable état de la nature humaine dans sa condition actuelle.

Insisterons-nous davantage ? A quoi bon ? Tout le monde a lu ou lira ces pages si pleines de foi, de raison et d'éloquence. Pour notre compte, nous les avons lues avec un bonheur, une admiration inexprimable, et aussi, — pourquoi ne le dirions-nous pas? — avec un sentiment de légitime fierté. Pouvons-nous oublier que nous, les premiers dans la presse religieuse, nous avons protesté contre les livres dont Mgr l'Évêque de Poitiers fait aujourd'hui une si éclatante justice ? Pouvons-nous oublier qu'au moment où, de tous côtés, et de journaux catholiques eux-mêmes, partaient des louanges formant un concert unanime autour *du Vrai, du Beau et du Bien,* les premiers nous avons eu le courage et le bonheur de jeter dans cet ensemble une note discordante (1) ? Sans doute Mgr l'Évêque de Poitiers n'avait pas lu nos modestes articles ; et pourtant, nous avons retrouvé chez lui plusieurs des citations sur lesquelles nous avions appuyé nos preuves, et quelques-uns des raisonnements que nous avions seulement ébauchés, et auxquels il a su donner, avec son magnifique talent, une forme si parfaite. Quant à l'illustre évêque, nous n'avons qu'à le remercier de la retentissante confirmation qu'il apporte à nos faibles essais, et de la sécurité qu'il donne à nos convictions. Auprès de quelques autres nous serions portés à rappeler que nous avons jeté le premier cri d'alarme, que nous avons révélé la curieuse généalogie du livre de M. Cousin, que nous l'avons suivi dans ses métamorphoses successives, et que, sous toutes ses formes diverses, nous avons montré la persévérance des mêmes doctrines. Il en est pourtant qui, après avoir d'abord cité nos articles, se sont fait plus tard un mérite de notre travail ! *Sic vos non vobis !...* Si nous rétablissons ainsi les faits, ce n'est pas pour-nous en faire un titre de gloire, mais seulement un titre nouveau à la confiance de nos lecteurs. Dans cette circonstance encore, le sens catholique, dont nous avons si grand besoin pour accomplir notre œuvre, ce sens catholique que nous demandons tous les jours à Dieu, nous avait donc bien inspirés. Puisse-t-il en être toujours ainsi, car de lui, et non de notre mérite ou de nos efforts, peut venir toute l'autorité de notre parole !

J. Duplessy.

(1) Nos articles, publiés en 1853, on s'en souvient peut-être, ont été réunis, et forment une brochure intitulée : *Des derniers écrits de M. Cousin ;* prix : 75 cent., au Bureau de la *Bibliographie catholique.*

130. **LETTRES** *à un jeune homme* **SUR LA PIÉTÉ,** par M. Eugène DE MARGERIE. - 1 volume in-12 de VI-432 pages (1855), à la Société de Saint-Victor; — prix : 2 fr.

A côté de la jeunesse immonde de Paris, dont la grande affaire est le plaisir, qui fréquente les bals, les spectacles, les écoles rationalistes, et qui, quand elle a un peu d'intelligence et de cœur, se passionne pour l'économie politique et pour les théories sociales, il y a une autre jeunesse non moins ardente et enthousiaste, qui, malgré le scepticisme et la corruption du siècle, a su garder sa *foi* et ses mœurs, et qui consacre aux œuvres de charité, à la visite des pauvres, à l'instruction des soldats, au patronage des apprentis, ces loisirs que la jeunesse incrédule dissipe en futilités ou en orgies. Jeunes gens admirables! dont la religion est justement fière, parce que leurs vertus sont son ouvrage; dont la patrie peut tout attendre, parce qu'ils apporteront à son service la double santé de l'âme et du corps, l'amour du travail et l'amour du devoir; jeunes gens que le peuple peut appeler ses vrais amis, parce qu'ils soulagent efficacement ses misères avec la charité de Jésus-Christ, andis que les autres ne lui donnent que des déceptions avec leurs rêves économiques ou leurs théories révolutionnaires. Cette jeunesse chrétienne est une démonstration vivante de la religion. Les exceptions, les défections partielles, les chutes individuelles ne signifient rien, parce que la masse est bien évidemment pure, active, dévouée, tandis que la masse de la jeunesse incrédule est bien évidemment débauchée, frivole, égoïste. Mais quelle est la raison de cette différence? D'où vient cette incontestable supériorité morale des uns sur les autres? Elle vient de la différence des principes qui dirigent leur vie, car les hommes valent ce que valent leurs principes. Les dehors sont souvent menteurs. Pour bien juger de la valeur morale d'un homme, il faudrait pouvoir lire dans son âme. Un de ces jeunes gens chrétiens, dans un *livre écrit*, on peut le dire, avec son cœur, et dans le but de grossir les rangs du bataillon sacré dont il est saintement fier de faire partie, vient de nous révéler son âme, et l'âme de tous, en nous exposant le principe de leurs actions, et ses inspirations fécondes. Qu'on lise ce livre pour connaître la jeunesse chrétienne.

M. de Margerie l'a compris : il faut qu'un jeune homme, s'il ne veut pas rester inutile et perdre misérablement sa vie, soit possédé d'une grande passion qui le soulève, pour ainsi dire, au-dessus de lui-même,

mènes de chaque volume. Quelques dissertations sont ménagées pour exposer les questions les plus graves. — Toute la publication est en latin : les textes grecs et orientaux sont traduits en regard.

Jusqu'en 1832 le prix du volume, *pour les souscripteurs*, a été de 10 fr.; la souscription a été close à cette époque, et il est maintenant rigoureusement fixé à 15 fr pour toutes les personnes qui n'ont pas souscrit avant 1832.

**Sujets et modèles** *de compositions, à l'usage des jeunes personnes*, par Mme Lèbe-Gigun, directrice honoraire des études de la maison d'éducation de la Légion-d'Honneur, à Saint-Denis. — 1 vol. in-12 de 478 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie ; — prix : 2 fr 80 c.

Madame Lèbe-Gigun a déjà publié un *Cours élémentaire de rhétorique* dont le compte-rendu se trouve dans notre tome XI, p. 206.

**Tertullianus prædicans,** *et supra quamlibet materiam omnibus anni Dominicis, et Festis non ordinariis solum, sed etiam extraordinariis, singulisque Quadragesimæ Feriis prædicabilem ordine alphabetico copiose dispositam, sex ad minus formans conciones ingeniose adinventas, belle concinnatas, et trina subdivisione illustratas, cum duplici indice, concionum scilicet et materiarum; auctore* R. P. Michaele Vivien, S. theologiæ lectore, prov. recollectorum in Aquitania alumno, necnon antiquo custodum custode; *editio recens et accuratior, octava post plures Lutetiæ Parisiorum, Coloniæ Aggrippinæ et Patavii editas.* — 6 vol. in-4o de 450 à 500 pages chacun, chez Séguin aîné, à Avignon, et chez Pringuet, à Paris ; — prix : 3 . fr.

**Tour (un) du monde.** *Voyage à la Nouvelle-Zélande et retour en France par l'île Sainte-Hélène*, par M. l'abbé J.-A.-M. Chouvet, ancien missionnaire apostolique. — 2 vol. in-12 de 224 et 320 pages chacun, chez Séguin aîné, à Avignon, et chez Pringuet, à Paris ; — prix : 3 fr. 50 c.

**Trésor (le)** *de l'église abbatiale de Saint-Antoine en Dauphiné, ou la Vérité sur les reliques du patriarche des Cénobites*, par M. l'abbé L.-T. Dassy, oblat de Marie immaculée. — In-8o de 272 pages plus 1 planche lithographiée, chez Laferrière, à Marseille, chez Sardat, à Aix, chez Baratier frère et fils, à Grenoble.

**Vérités (Dures)** *et Conseils charitables*, par L. Bernard — 1 vol. in-12 de 276 pages, chez Séguin aîné, à Avignon, et chez Pringuet, à Paris ; — prix : 1 fr. 20 cent.

Les Bonnes lectures, Bibliothèque populaire et catholique (ancienne Bonne année).

**Vies des saints** *pour tous les jours de l'année, avec de courtes réflexions morales à la fin de chaque vie*, par le R. P. Croiset, de la Compagnie de Jésus, *dédiées aux familles chrétiennes, et publiées par l'Œuvre des Bibliothèques paroissiales de la province ecclésiastique d'Avignon.* — 1 vol. in-4o de VIII-1,240 pages à 2 colonnes, chez Séguin aîné, à Avignon, et chez Pringuet, à Paris ; — prix : 10 fr.

**Vierge (la) Marie** *et le Plan divin. Nouvelles études sur le christianisme*, par M. Auguste Nicolas. — 1 vol. in-8o de XX-488 pages, chez Auguste Vaton ; — prix : 6 fr. 50 c.

**Voyageurs** *anciens et modernes, ou Choix des relations de voyages les plus intéressantes et les plus instructives, depuis le* Ve *siècle avant Jésus-Christ jusqu'au* XIXe *siècle, avec Biographies, Notes et indications iconographiques*, par M. Edouard Charton, rédacteur en chef du *Magasin pittoresque*. — 4 vol. grand in-8o de 430 à 450 pages chacun, avec de nombreuses gravures intercalées dans le texte, rue Jacob, no 30 ; — prix : 6 fr. le volume.

3 volumes ont paru. — Nous parlerons de cet ouvrage dès qu'il sera complet.

**Vie** *de la révérende Mère Émilie, fondatrice et* 1re *supérieure générale des religieuses de la Sainte-Famille de Villefranche (diocèse de Rodez)*, par M. Léon Aubineau. — 1 vol. in-12 de 456 pages, chez Louis Vivès ; — prix : 3 fr.

J. DUPLESSY.

---

*Erratum.* — Le prix de la 1re partie des *Exercices méthodiques de version latine*, dont nous avons rendu compte le mois dernier (p. 228), est de 2 fr., et non de 6 fr.

15e ANNÉE. N° 7. Janvier 1856.

# OUVRAGES

## Condamnés et défendus par la S. Congrégation de l'Index.

La S. Congrégation de l'Index, par divers décrets des 11 juillet, 19 septembre, 28 novembre et 6 décembre, approuvés par le Souverain Pontife le 14 décembre 1855, a condamné les ouvrages suivants :

*Neber den Rathschluss Gottes mit der Menschheit und der Erde.* (*Décret de Dieu sur l'humanité et la terre.*)

*L'Observateur catholique, Revue des sciences ecclésiastiques et des faits religieux* (1).

*A don Giacomo Perucchi, eletto-Preposto di Stabio, per voto di populo, secondo la vigente Legge Comunale. — Lugano,* 1855. (*A M. l'abbé Jacques Perucchi, élu prévôt de Stabio par la voix du peuple, selon la loi communale en vigueur;* — Lugano, 1855.)

*Le istorie italiane di Ferdinando Ranalli, dal* 1846 *al* 1853. (*Les histoires italiennes de Ferdinand Ranalli, de* 1846 *à* 1853.)

*Esprit moral du XIX<sup>e</sup> siècle,* par Louis-Auguste MARTIN.

*Studi filosofici e religiosi — del sentimento, — di* Antonio FRANCHI. — Torino, 1854. (*Etudes philosophiques et religieuses sur le sentiment,* par Antoine FRANCHI. — Turin, 1854.)

*Intelligenza de' Misteri principali della Fede Cattolica* del M. R. P. Salvatore *Collu,* sacerdote dell' Ordine di S. Giovanni di Dio. — Cagliari, 1853. (*Exposition des principaux mystères de la foi catholique,* par M. R. P. Sauveur COLLU, prêtre de l'Ordre de Saint-Jean de-Dieu. — Cagliari, 1853).

*Simplice narrativa della Nascita, Vita e Morte del N. S. Gesù Cristo, ricordata da Maria SS<sup>ma</sup> a piedi della croce. Posta in ottava rima* dal P. Francesco ANTONIO, Min. osservante. (*Simple narration de la naissance, de la vie et de la mort de N. S. Jésus-Christ, méditée par la très-sainte Vierge au pied de la croix,* etc.)

L'auteur de l'ouvrage intitulé : *Fisiologia e Patologia dell' anima umana,* per Francesco *Bonnacci,* Firenze, 1852-1854. (*Physiologie et Pathologie de l'âme humaine,* par François BONNACCI, Florence, 1852-

(1) Nous avons signalé, p. 199 du présent volume, l'esprit de ce Recueil.

1854), s'est honorablement soumis au décret du 11 mars, et a réprouvé son livre.

---

137. **L'ANNÉE DU PIEUX FIDÈLE**, ou *Méditations sur les mystères et les principales vérités de la religion, suivant l'esprit de la liturgie catholique*, par M. l'abbé COULIN, missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Marseille. — **LA TOUSSAINT** et les **MORTS**, 1 volume in-18 de XI-544 pages (1854). — **LA FIN DE L'ANNÉE ECCLÉSIASTIQUE**, 1 volume de VIII-610 pages (1854). — **LE CARÊME**, 3 volumes de XI-690, 727 et X-511 pages (1855), chez Perisse frères, à Lyon et à Paris; — prix : 2 fr. le volume. (Chaque volume se vend séparément.)

Heureux de pouvoir édifier quelques familles et de répondre aux besoins de certaines âmes d'élite, M. l'abbé Coulin poursuit son œuvre avec une persévérance et une activité que nous devons signaler à nos lecteurs. Les volumes qui ont été publiés jusqu'à ce jour font maintenant suite les uns aux autres; pris ensemble, ils forment un cours complet de lectures pour toute l'année.

*La Toussaint et les morts*, *La fin de l'année ecclésiastique*, ont suivi de près les volumes dont nous avons rendu compte précédemment (Voir nos tomes XI, p. 28, XII, p. 204 et XIV, p. 516). Trois volumes consacrés au *Carême* ont paru bientôt après. L'auteur avait depuis longtemps donné au public *l'Avent*, *le Saint Sacrement*, etc. ; nous possédons maintenant les treize volumes de cette précieuse collection, aujourd'hui complète, et que nous nous plaisons à recommander de nouveau. Nos lecteurs connaissent désormais la méthode et le style de M. l'abbé Coulin; il nous suffit de donner un rapide aperçu des matières renfermées dans les parties de l'ouvrage que nous avons à examiner ici. — Pour la première quinzaine de novembre, l'auteur présente aux fidèles une suite de méditations sur les deux octaves de la Toussaint et des Morts. La liturgie romaine indique seulement le second jour de novembre pour la commémoration des défunts; mais il est aujourd'hui d'usage dans tout le monde catholique d'inviter les fidèles à prier pendant huit jours pour les âmes du purgatoire. Dans beaucoup d'églises, les pasteurs appellent leur troupeau au pied des autels pour y entendre des instructions suivies sur ce devoir sacré, et pour enflammer le zèle des chrétiens en faveur de leurs frères souffrants. M. l'abbé Coulin a souvent remarqué l'empressement des auditeurs à suivre les considérations qui leur sont présentées sur cet

important sujet, et il a ramené à la forme ordinaire de ses méditations un cours de conférences qui lui ont servi durant plusieurs années pour l'octave des Morts. L'octave de la Toussaint conserve d'ailleurs sa place tout entière, puisque le volume contient une lecture pour chacune des huit Béatitudes. Afin de mieux utiliser ces méditations, on peut se servir des réflexions sur les Béatitudes comme préparation à la fête de tous les saints, et employer l'octave à méditer sur le Purgatoire. En traitant ce dernier sujet, M. l'abbé Coulin a beaucoup emprunté à un célèbre opuscule de sainte Catherine, dont la lecture était vivement recommandée par saint François de Sales. — *La fin de l'année ecclésiastique* comprend des méditations pour les derniers dimanches après la Pentecôte, pour les fêtes des saints placées dans la dernière quinzaine de novembre, cinq méditations pour la dédicace des églises et cinq autres sur le ciel ou sur la résurrection de la chair. — *Le Carême* est peut-être la partie la plus importante du travail de M. l'abbé Coulin. Cette époque de l'année est spécialement destinée à l'instruction, à la pénitence et à la prière. Il est donc tout naturel que les fidèles aient vivement désiré cette partie de l'ouvrage. M. l'abbé Coulin a donné trois volumes pour ce temps de l'année, et voici comment il les a remplis. On sait que depuis le mercredi des Cendres jusqu'au samedi saint, il y a pour chaque jour un Évangile particulier. L'auteur a pris invariablement cet évangile pour sujet de la méditation : il expose d'abord le fait ou la leçon contenue dans le texte sacré, et ensuite, à l'aide des homélies des saints Pères ou des explications des docteurs, il en tire les considérations les plus propres à édifier ses lecteurs. Ce n'est plus lui qui parle, qui interprète le sens de l'Évangile, qui exhorte à la perfection ou qui tonne contre les pécheurs : c'est la voix des maîtres les plus illustres qui se rend accessible à toutes les intelligences et qui s'accommode à tous les besoins. Nous aimons beaucoup cette méthode : les homélies des Pères de l'Église sur l'Évangile du jour sont le meilleur texte qu'on puisse trouver pour édifier et pour instruire. M. l'abbé Coulin en a pris le suc le plus exquis, et il a laissé les fréquentes digressions qui s'y rencontrent, et les détails de mœurs qui ne vont pas à notre temps. Dans le dernier volume, qui est consacré tout entier à la semaine sainte, il a placé un récit complet de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ tiré des quatre évangélistes. A mesure que les faits se succèdent, des considérations pratiques ou de vives effusions de reconnaissance et d'amour viennent éclairer l'esprit et toucher le cœur.

— pur regard vers le ciel, — simple abandon entre les mains de Dieu.

161. **LES MERVEILLES DES QUATRE SAISONS**, ou *Considérations sur les œuvres de Dieu,* par Mlle Brun. — 4 volumes in-12 de 338, 290, 336 et 320 pages (1854), chez J. Casterman et fils, à Tournai, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris; — prix : 6 fr.

Le but que s'est proposé mademoiselle Brun a été, elle le dit elle-même (t. IV, p. 313), d'ouvrir à l'esprit et au cœur une source de pures jouissances puisées dans la contemplation des beautés de la nature. Pour cela, elle a interrogé tous les êtres de la création, et, afin de fournir à ses lecteurs des réflexions pour ainsi dire journalières, et appropriées aux différentes époques de l'année, elle a distribué cette étude religieuse du monde à peu près également entre les quatre saisons, en les divisant chacune en une centaine de chapitres. Au printemps, c'est la riante verdure des prairies, ce sont les fleurs des champs, la fraîcheur, la douce couleur des fleurs naissantes qui la frappent; les oiseaux avec leurs nids, les insectes avec leurs mœurs, lui montrent la providence et la bonté de Dieu, et des considérations sur la fête de Pâques terminent ces études sur la plus gracieuse saison de l'année. L'été avec ses riches moissons et ses fruits délicieux, l'automne avec ses beautés d'un autre ordre et ses dons particuliers, s'offrent ensuite à ses regards : elle fait connaître la vie des arbres, des plantes et des animaux, et montant chaque degré de l'échelle des êtres, elle parvient à l'homme. L'hiver couronne l'œuvre, comme il termine l'année ; l'auteur y découvre des beautés que le vulgaire ne soupçonne pas : elle en proclame l'utilité ; puis, quittant tout à coup la nature attristée, elle se renferme, selon son expression, pour ne point sentir les atteintes de la saison rigoureuse, et elle médite sur le chef-d'œuvre de la création, sur l'homme, qui la conduit au créateur de toutes choses, à Dieu ! — Ce plan est bien conçu. Il y a, il est vrai, un peu d'arbitraire dans la distribution des différentes études entre chaque saison ; il est plus d'un sujet qui serait également bien placé ailleurs ; mais il ne faut pas exiger ici une exactitude rigoureuse : Mademoiselle Brun ne fait pas un traité d'histoire naturelle, quoique son livre renferme de précieuses notions de cette science, présentées avec beaucoup de charmes; elle ne veut que nous élever de la contemplation de la nature à l'adoration du Créateur et à l'amour de la religion. Son but est atteint.

Dans un style toujours simple, clair, remarquable par une gracieuse élégance, elle parcourt rapidement, mais complétement, tous les ordres de la création matérielle ; elle nous intéresse à la vie des insectes, aux mœurs des oiseaux et des autres animaux, aux plantes les plus vulgaires comme aux fleurs les plus attrayantes ; elle répond aux objections contre la Providence, inspirées trop souvent par la vue du mal physique, elle s'élève à des considérations religieuses justes et frappantes, elle profite de tout pour diriger l'âme vers Dieu. Les notions scientifiques sont généralement exactes ; nous ferons cependant remarquer à l'auteur que sa théorie de la lumière (t. III, p. 123) n'est plus d'accord avec les théories les plus en faveur aujourd'hui, que le pain est loué pour des qualités qu'il n'a pas plus que d'autres aliments (t. II, p. 65), qu'*Herschell* n'est pas la dernière planète découverte et que Neptune mérite d'être signalé (t. II, p. 79), enfin que ses idées sur la pluralité des mondes, quoique parfaitement libres, sont peut-être trop arrêtées (ibid., p. 110) ; l'incertitude régnera sans doute toujours à cet égard. Mais ce sont là de légères taches, qui n'infirment en rien les conclusions de l'auteur ; nous les faisons remarquer pour les voir disparaître dans une nouvelle édition. — Les *Merveilles des quatre saisons* ont reçu l'approbation de l'Évêché de Tournai, nous n'en sommes pas étonnés, car nous regardons cet ouvrage comme un des meilleurs que l'on puisse mettre entre les mains des élèves des écoles : en même temps que les enfants y puiseront de justes notions sur les principaux points de l'histoire naturelle, ils apprendront à remonter des effets à la cause, leur âme s'accoutumera à la reconnaissance envers Dieu, et le style élégant et correct du livre contribuera à leur instruction grammaticale et littéraire. Ce n'est pas, du reste, aux écoles seules que devra se borner sa propagation : un père, une mère de famille, en faisant faire chaque jour en commun la lecture de l'un des chapitres de l'ouvrage, trouverait d'excellentes occasions d'instruire ses enfants.

**162. NAPOLÉON EN CHAMPAGNE,** *Épisodes de l'invasion de* 1814, par M. J.-G. BORDOT. — 1 volume in-12 de 400 pages plus 4 gravures (1854), à la Société de Saint-Victor. — prix : 1 fr. 80 c.

Cet ouvrage se compose de deux parties distinctes, l'une purement historique, l'autre toute romanesque. Dans la première, il s'agit, comme l'indique le titre, de la dernière campagne qui termina les destinées du premier Empire. Jamais spectacle ne fut plus grandiose ni plus impo-

*depuis l'an Ier jusqu'à l'an XV (22 septembre 1792 au 23 septembre 1806).* — In-8° de 48 pages, chez Léautey; — prix : 1 fr.

**Méditations** *sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et sur les grandes vérités de la foi,* par le vénérable P. F. Louis DE GRENADE, de l'Ordre des Frères prêcheurs ; *traduction nouvelle,* par M. l'abbé M.-B. COUISSINIER. — 1 vol. in-12 de 304 pages, chez Mme veuve Poussielgue-Rusand ; — prix : 2 fr.

**Mélanges.** — *Religion, philosophie, politique, jurisprudence, biographies, discours, voyages,* par M. A.-F. OZANAM. — 1 vol. in-8° de 528 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie ; — prix : 6 fr.

Ce volume forme le tome 7e des Œuvres complètes de M. Ozanam (Voir p. 87 de notre présent volume.) — Il renferme : un Pèlerinage au pays du Cid ; — du progrès par le christianisme ; — des devoirs littéraires des chrétiens ; — du Divorce ; — les origines du socialisme extraits de l'*Ère nouvelle*) ; — réflexions sur a doctrine de Saint-Simon ; — les deux chanceliers d'Angleterre.

**Méthode** *pour la* **direction des âmes** *dans le tribunal de la Pénitence, et pour le bon gouvernement des paroisses, par un* PRÊTRE DU DIOCÈSE DE BESANÇON. — *Nouvelle édit., corrigée, annotée et considérablement augmentée,* par M. l'abbé CUÉNOT, supérieur du grand séminaire. — 2 vol. in-12 de XII-464 et 466 pages, chez Adrien Le Clère et Cie ; — prix : 4 fr.

**Nouvelles morales** *des faubourgs,* par M. N. A.— 3e Nouvelle : *la Fille de l'ébéniste du faubourg Saint-Antoine.* — In-18 de 192 pages, chez Charles Douniol ; — prix : 40 c.

Les deux premières Nouvelles ont pour titre : 1° *les bons cœurs sont aimés du bon Dieu, ou la Portière du faubourg du Temple;* — 2° *Garde toujours le dimanche et ne fais jamais le lundi, ou le Bijoutier du faubourg Saint-Martin.* — L'auteur de ces petits ouvrages moraux et populaires est M. l'abbé Arnauld, curé de Saint-Joseph, à Paris.

**Œuvres** *complètes* **de Bergier,** docteur en théologie, chanoine de la métropole de Paris, etc., *augmentées d'un grand nombre d'ouvrages inédits, savoir : Traités divers, Dissertations, Discours, Lettres,* etc., *reproduits d'après les manuscrits autographes;* publiées par M. l'abbé MIGNE. — 8 vol. grand in-8° à 2 colonnes de 700 à 800 pages chacun, plus un portrait, aux ateliers catholiques, au Petit Montrouge ; — prix : 50 fr.

**Œuvres** *de* **P. Corneille,** *avec les notes de tous les commentateurs.* — 12 vol. in-8° de 400 à 450 pages chacun, chez Firmin Didot frères ; — prix, 84 fr.

Cette édition, la plus complète qui existe, soigneusement revue sur l'édition de 1682 et sur celle de 1824, contient, de plus que toutes les éditions précédentes : le *Presbytère d'Hénouville*, un *sonnet sur Louis XIII*, la *Lettre de Corneille à Colbert*, les *vers sur Louis XIV*, un volume de 540 pages de vers dédiés à la reine, etc.; outre le commentaire de Voltaire, 600 notes de M. Aimé Martin, des remarques de Laharpe, de Palissot, de Marmontel. — Aux variantes on a ajouté la date des éditions qui les contiennent. — La *Notice sur Corneille*, par Fontenelle, est suivie de nouveaux détails sur la vie de ce grand poëte, par M. Gaillard, secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen. — La traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ* est accompagnée de variantes de *huit* éditions originales, et du texte latin que Corneille a publié.

**Proverbes** (*Quelque six mille*) *et Aphorismes usuels empruntés à notre âge et aux siècles derniers,* par le P. Ch. CAHIER, de la compagnie de Jésus. — 1 vol. in-12 de XIV-582 pages, chez Julien, Lanier et Cie, au Mans et à Paris ; prix : 4 fr.

**Soirées chrétiennes.** *Explication du catéchisme par des comparaisons et des exemples,* par M. l'abbé GRIDEL, vicaire général de Nancy. — *Nouvelle édition, revue et augmentée d'une table analytique.* — 7 vol. in-12 de 300 à 310 pages chacun, chez Girard et Josserand, à Lyon, et chez Charles Douniol, à Paris. — prix : 12 fr.

Afin qu'on ne pense pas qu'il s'agisse ici d'un livre nouveau, les éditeurs ont soin d'avertir que cette *Explication du catéchisme* est le même ouvrage qui a déjà paru sous le titre de *Théologie du peuple.* — Nous croyons devoir répéter cet avis dans l'intérêt de nos lecteurs qui ont déjà la 1re édition de cette œuvre excellente. Quant à ceux qui ne la connaissent pas encore, nous les prions de lire ce que nous en avons dit dans nos tomes XII, p. 525, et XIV, p. 451 ; ils verront combien elle peut être utile, et à ceux qui n'ont pas bien étudié la religion, et à ceux qui veulent la mieux comprendre, et à ceux qui sont chargés de l'enseigner aux autres.

**Tableau** *d'une vraie religieuse, où l'on trouve les avis de M. d'Orléans de Lamotte, évêque d'Amiens; ouvrage utile aux directeurs de religieuses, aux religieuses et à celles qui veulent l'être.* — 1 vol. in-12 de 370 pages, chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris ; — prix : 1 fr. 75 c.

**Vierge (la) Marie** *et le plan divin. Nouvelles Études sur le christianisme,* par M. Auguste NICOLAS. — 1 vol. in-12 de XIX-516 pages, chez A. Vaton ; — prix : 4 fr.

J. DUPLESSY.

15e ANNÉE. N° 8. *Février* 1856.

167. **LA VIERGE MARIE ET LE PLAN DIVIN**, *Nouvelles études sur le christianisme*, par M. Auguste NICOLAS. — 1 volume in-8° ou in-12 de xx-516 pages (1856), chez Auguste Vaton; — prix : in-8°, 6 fr. 50 c.; in-12, 4 fr.

Il y a un peu plus d'un demi-siècle, il ne restait plus rien en France, humainement parlant, des anciennes et fortes assises du christianisme. Le philosophisme moqueur de la secte voltairienne, l'incrédulité, la corruption des mœurs, la Révolution, l'avaient ruiné dans l'esprit, dans l'imagination, dans le cœur des peuples, aussi bien que dans les institutions politiques. Qui songeait alors à sa merveilleuse histoire, aux apologies tant de fois victorieuses des Pères et des grands écrivains du XVIIe siècle, aux bienfaits et à la nécessité sociale de l'Église? S'il fut un temps où les persécuteurs pouvaient se parer de la fastueuse et folle inscription de Dioclétien : « Au christianisme vaincu, » c'était bien celui-là! Mais pendant qu'un puissant génie rétablissait la société sur sa base religieuse, un génie d'un autre ordre, comprenant que la religion ne se restaure pas uniquement par décret et par constitution, cherchait à l'introduire dans les âmes par toutes les séductions de la poésie. Désormais le christianisme était réconcilié avec l'imagination; mais il lui restait à conquérir de nouveau l'histoire, l'économie sociale et la philosophie. On sait que de beaux ouvrages ont été entrepris sur ces différents points de l'apologétique chrétienne, lesquels subsistent aujourd'hui comme autant de bulletins de victoire.

Parmi les écrivains qui se sont voués à réhabiliter le christianisme devant la philosophie, M. Nicolas se place au premier rang. Ses *Études philosophiques* sont un des plus beaux et des plus légitimes succès de cet âge; succès dû non pas à l'engouement et au caprice de la mode ou aux intrigues d'une coterie, mais à la science des recherches, à la solidité de la doctrine et au charme du talent; succès marqué non pas par de vains applaudissements, mais par des conversions sérieuses; succès enfin non pas éphémère, mais durable comme la religion qui en est l'objet et le principe.

De tels résultats devaient tenter la foi et le talent de M. Nicolas, et le pousser plus avant dans la voie qu'il s'était si glorieusement ouverte. De là le livre que nous annonçons aujourd'hui. Ce sont encore des

Études philosophiques sur le christianisme, mais reprises par un autre côté. Telle est, en effet, la nature du christianisme, que sa divinité éclate par quelque endroit qu'on l'aborde, que de tout point de départ on arrive bientôt à sa céleste origine. Cependant Jésus et Marie, Jésus le fondement, Marie le sol qui porte l'édifice divin, sont les deux centres auxquels il est plus logique de tout ramener, d'où il est plus facile de rayonner aux divers points de l'incommensurable circonférence. Or, ce que Jésus-Christ était dans les premières Études philosophiques, Marie l'est dans celles-ci. Le but de ce livre est de montrer que « le dogme de la maternité divine, objet du culte de Marie, » affecte la religion tout entière, et que le rapport le plus élevé de l'âme » avec la divinité s'en ressent (p. II). » C'est l'apologie de la sainte Vierge non détachée du fond chrétien ; c'est Jésus-Christ manifesté à nous par son côté le plus accessible et le plus tendre. Et voilà le mérite propre, l'originalité réelle de ce livre. Tandis que les quarante mille volumes qu'a produits le sujet de la sainte Vierge supposent tous la foi ou même la piété, celui-ci, sans oublier le cœur, s'adresse surtout à l'esprit; sans oublier le croyant, s'adresse surtout au philosophe. C'est un temple à Marie dressé sur un terrain nouveau, sur son terrain véritable, qui n'est autre que le christianisme tout entier. Pour notre compte, nous avons toujours cru que la grandeur de Marie consistait dans son union avec son Fils dont elle partage le rôle divin, et que son apologie, par conséquent, devait se rattacher à l'apologie du christianisme, ou n'être que cette apologie même. Nous nous réjouissons de voir cette idée bien ancienne et bien chère si admirablement réalisée par M. Nicolas.

Pour de tels ouvrages, tous les éloges du monde ne valent pas une analyse. Comme la religion qu'ils défendent, leur exposition est leur plus victorieuse apologie : *Justificata in semetipsa.*

Le livre s'ouvre par une belle introduction, qui n'est qu'une vue générale du sujet, ou le fondement de la démonstration.

« L'adoration en esprit et en vérité de la divinité invisible, a dit Leibnitz, est le sommet de toute la religion. » C'est le triomphe du christianisme. Dans le monde ancien, Dieu n'était connu nulle part, pas même complétement chez les Juifs. L'ignorance du dogme de la création entraînait l'ignorance de la divinité. Dualisme, panthéisme, idolâtrie, trois routes, trois abîmes d'erreur, par où passe, où aboutit l'antiquité, sans excepter la philosophie. L'antiquité a *l'impression* de Dieu;

elle n'en a pas la connaissance. Aussi l'histoire prouve que le terrain de l'unité de Dieu spirituel et invisible a été le grand champ de bataille du monde païen et du christianisme. — Jésus-Christ paraît, et aussitôt Dieu, rendu visible, ramène à lui le culte de l'homme devenu sens et chair, pour le reporter ensuite au Dieu spirituel et invisible. — Unique auteur de la connaissance de Dieu, Jésus-Christ est le seul moyen d'aller à lui, pour tous les hommes, même pour les philosophes; pour les philosophes surtout, qui ont plus d'orgueil : car l'homme n'est pas sain, et il faut le guérir; il est libre, et il ne peut se soumettre au remède que par l'humilité. — Or, si Jésus-Christ fait connaître Dieu, Marie fait connaître Jésus-Christ, c'est-à-dire tout le christianisme. Maintenir Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme, terme de notre culte et de notre destinée en tant que *Dieu*, voie, *vérité* et vie en tant qu'homme, c'est maintenir le christianisme tout entier. Aussi est-ce l'Incarnation que l'impiété a toujours attaquée de vive force, est-ce l'Incarnation qu'elle a cherché insidieusement à anéantir par la décomposition ou la parodie. Mais il est un point qui maintient tout le reste : la maternité divine de Marie; et c'est pourquoi toujours l'Église, notamment à Éphèse, a concentré sur ce dogme tous ses efforts, sachant bien que, ce point sauvé, elle assurait tout l'édifice. — Comme Jésus-Christ conduit à Dieu, Marie conduit à Jésus-Christ. Elle n'est pas seulement un signe qui nous le révèle, elle est encore un sacrement qui nous le donne. Son sein virginal, où il a pris naissance, est toujours la matrice des vrais chrétiens et du vrai christianisme. Tous nos dogmes ont été pervertis; un seul reste debout : la maternité divine de Marie. Son humilité l'a soustrait aux dangereux honneurs des philosophes; leur dédain l'a sauvé de leur respect (p. 46). Mais ce point maintenu, avons-nous dit, maintient tout le reste; la mère sauve encore le fils. — Tel est l'ensemble du sujet que veut traiter M. Nicolas, et qu'il doit envisager sous trois points de vue distincts : 1° Marie vue dans le plan divin; 2° Marie considérée en elle-même, c'est-à-dire dans les mystères de sa vie; 3° Marie vivant dans l'Église, ou son culte et son influence. Les deux derniers traités formeront un nouveau volume. Puisse-t-il nous être bientôt livré! En attendant, revenons à Marie vue dans le plan divin, unique objet de celui-ci.

Plan divin par rapport à la création, — plan divin par rapport à la chute, — corollaires du plan divin : trois livres entre lesquels se partage ce volume. — Dans le premier, le Verbe est envisagé comme médiateur

universel de religion ; — dans le second, comme médiateur de rédemption ; et dans l'un et dans l'autre, le ministère de Marie est étudié à ce double point de vue. — Ses relations sublimes avec Dieu et avec le monde remplissent le livre troisième.

I. *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei :* par ces trois éclairs de sa parole inspirée, saint Paul a jeté une vive lumière sur le plan divin de la création. Créé d'après le Verbe et par le Verbe, son archétype et son architecte, le monde aboutit à trois fins : la gloire de Dieu, la gloire et la royauté de Jésus-Christ, l'honneur et la félicité de l'homme. De là trois ordres : l'ordre inférieur, l'ordre médiateur et l'ordre final, correspondant aux trois ordres de la nature, de la grâce et de la gloire, et réclamant tous les trois Jésus-Christ comme condition nécessaire de leur accomplissement. — Médiateur de création dans la formation du monde, le Verbe, par son incarnation, se fait médiateur universel de religion pour conduire la création à ses fins. Déjà l'ouvrage glorifiait l'ouvrier, et la créature intelligente prêtait sa voix et son cœur à ce culte insensible et muet ; mais quelle distance encore entre les deux termes de ce commerce religieux ! Par quelle voie de retour et de réascension la créature franchira-t-elle l'espace infini qui la sépare de son auteur ? Avec l'humanité, le Verbe revêt toute la création, et, s'inclinant devant son Père, il lui rend un hommage digne de lui. Désormais, équation parfaite entre l'adorant et l'adoré.

Un Dieu adorateur, quelle gloire pour Dieu ! Mais un homme adoré, quel glorieux retour pour la création ! C'est le prodige de la royauté de Jésus-Christ, royauté qui était une des fins du monde. En le créant, Dieu songeait à l'homme, mais surtout à cet Homme futur dont le premier n'était que l'image. Jésus-Christ seul clôt la création par une progression qui, partie de l'infini, y retourne. Progression admirable ! admirable économie ! L'homme était au dessous de la création, qui le dépasse ; le Verbe, au dessus ! L'Homme-Dieu résout le problème : ni l'honneur n'est au dessous de lui, ni la charge au dessus. —Par là aussi s'obtient la félicité des créatures qui, par leur union à Jésus-Christ, participent à sa gloire et à sa royauté. L'homme n'est pas par lui-même la fin de la création ; c'est comme appartenance du Christ, comme ses frères, ses membres, que nous sommes l'objet de l'amour infini de Dieu et de tous les bienfaits dont cet amour est la source. — Ce plan divin, qui fait de l'Incarnation la raison première et universelle de la création, suppose nécessairement que la Rédemption n'est pas la raison

unique de ce mystère. Mais ces deux rapports de l'incarnation du Verbe avec la création et la Rédemption sont aussi certains que faciles à concilier. L'Incarnation dépasse évidemment le péché originel dans sa raison, puisqu'elle le dépasse dans ses effets, et qu'elle atteint ce que le mal n'a pas touché. Et, d'un autre côté, sans recourir à l'hypothèse de quelques théologiens qui croient que l'Incarnation aurait eu lieu quand même l'homme n'eût pas péché, tout se concilie par cette pensée qu'il n'y a rien de successif en Dieu. En se déterminant à créer le monde, Dieu a vu le péché et a tout ordonné en conséquence, la création comme la Rédemption. Ce n'est même qu'en vue de l'Incarnation qu'il a permis le péché. Telle est la pensée de Suarez. « L'Incarnation, dit-il, n'a pas été voulue parce que le péché en a été l'occasion, mais le péché a été permis parce que Dieu a voulu en prendre l'occasion de se communiquer parfaitement aux hommes. » — Ainsi la chute elle-même contribue à l'optimisme de ce plan. Sans la chute, l'Incarnation aurait été moins glorieuse pour Dieu et pour Jésus-Christ, dont l'amour, la puissance, la justice, la sagesse, auraient moins éclaté ; moins glorieuse pour le monde, dont la perfectibilité native sera d'autant plus grande que son degré inférieur sera plus loin de la perfection, et que, par son ressort moral, il s'en approchera davantage. Or, avec la chute, ce degré inférieur n'est plus l'imperfection, c'est la déchéance. — Contre cet optimisme, qu'on ne tire objection ni des réprouvés, conséquence de la liberté dont la perte détruirait tout le reste ; ni même de leur grand nombre qui, comparé, non plus au genre humain, mais aux myriades d'intelligences créées, ne forme plus qu'une imperceptible minorité. — Plan admirable de perfection et aussi d'unité, mais d'unité sans confusion, laissant au fini et à l'infini leur être propre et leur personnalité distincte, tandis que tous les systèmes, en dehors du christianisme, les ont toujours absorbés l'un dans l'autre, soit par le panthéisme, soit par le naturalisme. Le centre de cette unité c'est Jésus-Christ. Mais la triple personnalité de Dieu éclate par les mystères de sa vie et les hommages qu'il rend à son Père. La personnalité distincte du Christ et des hommes est aussi sauvée, puisque nous n'entrons dans l'unité du Christ que par la grâce et notre libre concours. Quant au monde, distinct de Dieu par la création, il est distinct de nous comme notre domaine. — Or à ce plan se rattache nécessairement la sainte Vierge, puisqu'elle se rattache à Jésus-Christ qui en est le centre. Son existence est directement associée à celle de Jésus-Christ, et participe de sa destinée plus

que de celle du genre humain. Depuis l'origine du monde jusqu'à elle, Dieu intervient partout pour la préparer en même temps que son Fils. Par elle, la nature humaine, toujours l'objet des respects de Dieu, a été appelée à consentir à l'Incarnation, à traiter de l'union de Dieu et de l'homme. En elle, la personnalité humaine, qui n'existe pas en Jésus-Christ, a été portée à son plus haut degré possible de grandeur, en sorte que, suivant saint Thomas, elle confine à la divinité. Dans le plan divin, tout dépend de son *fiat*, l'Homme-Dieu et tout ce qui tient à l'Homme-Dieu. Par elle il est roi, par elle il est pontife, par elle les créatures sont glorifiées. Et toutefois, on ne saurait la confondre avec Dieu, puisque sa grandeur vient précisément de ce qu'elle n'est qu'une créature.

II. Tout à l'heure nous allons voir que son ministère n'est pas moins essentiel dans le plan divin de la Rédemption. Étudions d'abord ce plan et la médiation du Rédempteur. — Et avant tout, gardons-nous d'isoler la Rédemption de la chute. La Rédemption tempère la chute, et même se combine avec elle pour nous faire un meilleur destin ; et cela, non-seulement par l'événement, mais par un dessein antérieur. Dieu s'était proposé, en permettant la chute, de faire éclater sa plus grande bonté dans notre plus grande misère. N'oublions pas non plus les conditions morales de l'Incarnation, amour et respect de l'homme, du côté de Dieu ; misère et grandeur, du côté de l'homme. Alors il nous sera plus facile d'en pénétrer l'économie. — Dans l'état de chute, l'homme ne percevait plus l'invisible, auquel le visible pouvait seul le ramener; tremblant devant la divinité, il la fuyait ; sous la loi du mal, il ne pouvait reprendre avantage sur l'ennemi ; débiteur, il n'avait pas de quoi payer. Toute l'économie de l'Incarnation et du ministère de Marie tend à pourvoir à ces quatre difficultés, sous le poids desquelles gémissait la nature humaine. — 1° Pour correspondre aux besoins de notre nature sensible, le Christ avait préludé à son incarnation. Il était vivant avant que de vivre, dans le corps des Écritures, dans les théophanies, dans les figures de la loi, dans les clameurs des justes, dans les oracles des Prophètes, dans l'attente d'Israël, dans la mythologie des peuples, dans le gémissement universel de la nature. Puis la figure devient la réalité, et la réalité éternelle. Tout ce passé, tout cet avenir, suppose l'Incarnation. Pour que le Christ soit toujours, il faut qu'il ait été une fois. Tout tient donc au fait de l'Incarnation. De là les efforts de l'impiété pour l'anéantir; de là l'économie de Dieu pour l'établir sur un fondement in-

ébranlable. Ce fondement, c'est la conception et la naissance, et, par conséquent, la maternité de Marie. Voilà pourquoi Jésus-Christ insiste tant sur son titre de Fils de l'homme. Au rebours des prétendants à la divinité, qui cherchent à faire oublier qu'ils sont hommes et à se faire passer pour dieux, parce qu'ils sont hommes, Jésus-Christ s'étudie moins à nous persuader qu'il est Dieu qu'à nous faire croire qu'il est homme, parce qu'il est Dieu. Le culte de Marie, fondé sur sa maternité, est la profession la plus explicite de l'Incarnation réelle. Né d'une vierge, Jésus-Christ est Fils de Dieu ; né d'une femme, il est fils de l'homme : la Vierge-mère est la formule adéquate de l'Homme-Dieu. — 2° Pour rappeler à lui l'homme effrayé, Jésus-Christ tempère sa majesté sous le voile amoureux de la chair. C'est surtout par les charmes de son enfance qu'il attire le monde à son amour. Or, l'enfant ne va pas sans la mère ; c'est dans ses bras qu'il faut le voir. D'ailleurs, accompagnement et complément de Jésus, Marie en est encore le supplément. Le cœur de la femme devait avoir sa part dans le mystère d'amour. Dans l'Incarnation, il y a encore place à la crainte, car Jésus-Christ est Dieu et juge en même temps qu'homme et sauveur ; mais tout à espérer, rien à craindre de Marie, mère de Dieu, mère des hommes, à la fois puissante et miséricordieuse. — Jésus-Christ suffit, dit-on ; mais Dieu suffisait sans Jésus-Christ. L'objection contre Marie atteindrait donc l'Incarnation elle-même. Admirons plutôt le plan divin : Marie, Jésus, Dieu ! A l'entrée, Marie, pure créature ; au centre, Jésus, Dieu et homme ; au faîte, Dieu spirituel et invisible ! Quelle économie ! quelle gradation ! — 3° La raison de la part de la femme dans l'affranchissement du mal est dans la part qu'elle a prise à la chute. Ayant été à la faute et à la honte, elle doit être à la réparation et à l'honneur. La réparation et la chute, en effet, sont liées ensemble par un lien d'identité. C'est une même partie perdue et gagnée ; c'est une revanche. Le parallélisme qui existe entre Adam et Jésus-Christ, s'observera donc entre Ève et Marie, et dans le rôle des co-acteurs du drame de la chute nous retrouverons, suivant un même ordre et une même proportion, le rôle des co-acteurs du drame de la Rédemption. Pour que la libération se fît justement en elle-même, honteusement pour l'ennemi, miséricordieusement pour nous, la victoire devait être gagnée sur le terrain de la défaite. Si le vrai vainqueur est Jésus-Christ, à Marie revient l'initiative du grand combat. — 4° La Rédemption est une combinaison de la justice et de la miséricorde ; c'est une amoureuse expiation. Son mode est le sacrifice, ou la substitution

de l'innocent au coupable. De là les sacrifices universels de l'ancien monde, qui tous, suivant l'oracle de Daniel, cessent au grand sacrifice, seul efficace. Jésus-Christ est le seul rédempteur, mais Marie n'est pas moins co-rédemptrice, par cela seul qu'elle est sa mère. La Rédemption, en effet, est dans l'Incarnation comme dans sa source ; à l'Incarnation elle commence. *C'est Marie qui a revêtu* le Verbe de cette mortalité qui n'est qu'une mort prolixe. D'ailleurs, debout au pied de la croix, elle immole son fils, en même temps que, sacrificateur et victime, il s'immole lui-même ; elle prononce avec lui le *fiat* de la grande consommation, comme elle a prononcé le *fiat* qui l'a introduit dans le monde.

III. Ce qui achève d'assigner à Marie une grande place dans le plan divin, ce sont ses relations sublimes avec Dieu et avec le monde. — Elle manifeste la Trinité, ce dogme si important, qui seul sauve les deux caractères essentiels de la divinité : l'indépendance et la vie ; l'indépendance qui suppose l'unité, la vie qui nécessite des relations. Marie représente la Trinité comme épouse du Père, dont elle partage la paternité génératrice et adoptive, et même la paternité créatrice, le plan de la création se rapportant à Jésus-Christ ; comme mère du Fils, dont elle popularise la distinction d'avec le Père, et par suite la Trinité tout entière et la connaissance de Dieu ; comme sanctuaire de l'Esprit saint, par la grâce duquel elle conçoit d'abord dans son âme celui qu'elle devait enfanter dans la chair ; comme fille de Dieu, élevée, à ce titre, jusqu'à devenir sa mère. — Manifestation de la Trinité, elle en est encore le complément par les nouveaux rapports qu'elle établit entre les personnes divines. Égal à son Père par sa nature divine, le Fils, par la maternité de Marie, devient son inférieur, son sujet, son adorateur : de là une autorité et une gloire nouvelle pour le Père ; ce même Fils, qui possédait la gloire comme Fils de Dieu, l'acquiert encore comme Fils de l'homme, et devient roi et juge du monde ; le Saint-Esprit, qui n'était le principe d'aucune production, devient le principe du Fils en tant qu'homme dans Marie, de ce même Fils dans les âmes et dans l'Église par ses inspirations et sa grâce. — Mère de Dieu, Marie est aussi mère des *hommes*, et, à ce titre, elle est le complément de la religion qui, moulée sur notre nature, nous devait une mère dans l'ordre du salut comme dans l'ordre de la naissance, sans quoi l'économie divine n'eût pas assez donné à la confiance et à la tendresse. — Mère, elle en a toutes les prérogatives. Elle est la cause occasionnelle secondaire de toutes les grâces divines qui constituent le monde surnaturel invisible,

Par prière et par intercession, elle est une médiatrice universelle; médiatrice efficace et toujours exaucée, à raison de son humilité que Dieu relève, de sa maternité qu'il respecte, de sa coopération qui lui donne des droits véritables. Ainsi Marie influe souverainement sur le monde *invisible* surnaturel de la grâce, parce que c'est d'elle que le monde surnaturel *visible* tire son origine, ce monde visible, et surtout l'Eucharistie, sacrement par excellence, n'étant que le développement de la chair du Sauveur. — Mais c'est d'une manière plus directe et plus personnelle qu'elle influe sur la société des âmes. Créature universelle, femme type, elle réalise et résume en elle les lois et les conditions de l'ordre moral et social : sainteté, maternité, virginité, humilité ; l'humilité, vertu et principe de toutes les autres ; l'humilité, gloire, bonheur, vérité, force, chasteté, charité, résidant au cœur de Marie avec tous ces divers caractères. — Enfin, dans ses rapports avec le monde matériel et sensible, Marie relève les créatures et les ramène à la fin dont le péché et l'idolâtrie les avaient détournées.

Voilà Marie dans le plan divin, et voilà le livre de M. Nicolas. Qu'on ne le juge pas par cette analyse : quelque complète et fidèle qu'elle puisse être, nous n'avons pu y marquer que l'idée générale. En matière religieuse surtout, l'idée appartient à tous, aux plus humbles esprits comme aux génies les plus sublimes, n'étant autre chose que le dogme proposé à la foi de chacun. Mais suivre l'idée dans toutes ses conséquences, y rattacher tout le plan divin, c'est le propre des seuls esprits supérieurs. Or, ce mérite, une analyse peut bien le faire entrevoir, mais non le montrer tout entier, parce qu'ici les développements, les détails sont tout, et qu'elle doit se les interdire. — Que l'irréflexion n'accuse pas non plus M. Nicolas d'avoir fait trop restreinte la part de Marie dans un ouvrage composé spécialement à sa gloire ; en d'autres termes, d'avoir plus parlé, en apparence, du fils que de la mère, du plan général de la création et de la Rédemption que de la place propre que Marie y occupe. L'objection fût-elle fondée, qui songerait à lui en vouloir de n'avoir pas sacrifié à l'unité rigoureuse la riche exposition de l'économie divine ? Mais l'objection n'a pas de fondement, bien que la composition du livre ne soit pas toujours assez serrée ni assez sévère. Si le nom de Marie est absent du plus grand nombre des pages, son idée est partout. Songeons au titre de l'ouvrage : *Marie dans le plan divin*. Son rôle n'éclaterait pas dans toute sa grandeur et dans toute sa puissance, ne serait même pas compris, s'il n'était présenté comme

partie intégrante du drame complet de la création et de la Rédemption ; détachée du fond immense du plan divin, sa figure ne brillerait pas dans toute sa douce majesté. D'ailleurs, rappelons-nous le projet de M. Nicolas, qui était de faire une nouvelle Étude philosophique du christianisme par la sainte Vierge. Cette apologie nouvelle exigeait une exposition complète du plan divin, différant de l'exposition des premières Études seulement en ce point que tout y devait être rapporté finalement à Marie. — Ensemble merveilleux, vastes horizons, foi et piété, émotion éloquente, contenue par la nouveauté des impressions, par l'étonnement et le respect de tant de grandeurs : tels sont les caractères et les qualités de ce livre, jusqu'à ce jour, suivant nous, le chef-d'œuvre de l'auteur, et même, osons-nous ajouter, le chef-d'œuvre du genre. Sinon dans toutes ses parties ( car il n'y a rien au-dessus de tel passage des Pères, des grands théologiens, et surtout de Bossuet), au moins dans son ensemble et dans la plénitude de ses aperçus, c'est le plus beau qui ait été fait à la gloire et à l'amour de Marie. U. Maynard.

**168. ABRÉGÉ DU NOUVEAU TESTAMENT**, *texte grec, accompagné d'un lexique grec-latin-français*, par M. Pierre Kersten. — 12e édition, 1 volume in-8° de VI-142 pages (1855), chez Spée-Zélis, à Liége, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris ; — prix : 2 fr.

On sent de plus en plus le besoin d'introduire plus largement les auteurs chrétiens dans l'usage des classes. Or, s'il est un livre qui mérite d'y être admis, c'est bien l'Évangile, et dans un très-grand nombre de maisons d'éducation le nouveau Testament est expliqué, soit en latin, soit en grec. On sait quels services a rendus à l'enseignement du latin le simple *Epitome* de Lhomond ; ne devait-on pas désirer un *Epitome grec* qui put conduire au même résultat? M. Kersten a pensé que l'Histoire sainte ayant déjà été racontée en latin, il ne pouvait mieux choisir que l'histoire même de Notre-Seigneur pour initier les jeunes élèves à la connaissance du grec : nous approuvons entièrement son choix, d'autant plus qu'il n'a eu que peu de changements à faire au texte grec du nouveau Testament pour l'approprier aux besoins de l'enseignement. Afin de rendre son récit plus clair, il s'est attaché surtout aux faits. Les paraboles du Samaritain, de l'Enfant prodigue, du Pharisien et du Publicain, sont les seules qu'il ait conservées, et ce sont encore des faits. Mais, en se bornant, quant au nombre des sujets que présentent les Évangélistes, il s'est gardé de trop abréger le récit de ceux qu'il a adoptés ; car, comme il le dit lui-même : « Le récit ne plaît et ne touche que par les détails,

» et, pour attirer l'attention des enfants, il faut leur montrer les princi- » pales circonstances, les particularités les plus intéressantes (p. v). » — L'histoire de Notre-Seigneur est distribuée en 91 chapitres, qu'il est facile de faire traduire en une seule année; une lecture attentive nous a convaincus de la correction du texte; nous regrettons seulement que les caractères grecs n'aient pas les formes plus arrêtées et plus nettes que leur donnent les imprimeurs français : la lecture en serait devenue moins fatigante qu'avec les formes en usage en Angleterre et en Allemagne. Le lexique placé à la fin du volume est rédigé avec une véritable science. L'auteur cependant n'aurait-il pas bien fait de supprimer les primitifs inusités, qui exposent l'élève à croire grecques des formes qui constituent de véritables barbarismes?— A part, cette critique, nous ne pouvons que louer les excellentes remarques qui y sont semées avec profusion, les savantes indications étymologiques qu'on y trouve, et une connaissance de la langue qui fera consulter avec soin ce lexique même par des personnes avancées dans l'étude du grec. L'*Epitome* de M. Kersten est un véritable présent que nous fait la Belgique; nous espérons que plus d'une maison d'éducation en profitera. J. CHANTREL.

**169. SAINT ANSELME,** *Notice biographique, littéraire et philosophique*, par M. A. CHARMA, ancien élève de l'École normale, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Caen. — 1 volume in-8° de 296 pages (1853), chez L. Hachette et C^ie ; — prix : 4 fr.

En commençant, M. Charma s'excuse de venir glaner dans le champ de saint Anselme après la moisson qu'y a recueillie M. de Rémusat. Mais comme il a entrepris pour la Société des antiquaires de Normandie une galerie de tous les philosophes normands, il ne pouvait en négliger la principale figure. — Nous avons ici une miniature après un tableau; en d'autres termes, la brochure de M. Charma n'est que le livre de M. de Rémusat amoindri, quant aux développements historiques et philosophiques, mais aussi quant aux défauts. Il en sera à peu près de même de cet article comparé à celui que nous avons consacré au *Saint Anselme* du docte académicien (Voir notre tome XII, p. 290).

La brochure de M. Charma se compose de deux parties, dont l'une raconte la biographie de saint Anselme, et l'autre analyse son caractère et ses Œuvres, plus d'un appendice consacré à sa correspondance. A notre avis, l'appendice aurait dû être fondu dans la biographie, dont il éclaire les principaux faits. Appendice, analyse et biographie sont flanqués d'un rempart de notes tellement formidable, que les plus intrépi-

pages, chez Didier; — prix : 6 fr. le volume. — (L'ouvrage aura 4 volumes).

L'abbé Le Dieu, secrétaire particulier de Bossuet, mourut en 1713, 9 ans après le grand évêque de Meaux. Ses Mémoires s'arrêtent au 24 juin de cette même année. — Le 2e volume paru nous conduit jusqu'au mois d'août 1703. — Sans vouloir anticiper sur le jugement que portera celui de nos collaborateurs qui a bien voulu se charger de rendre compte de cette publication, nous croyons devoir dire, dès ce moment, combien nous regrettons de lire dans l'introduction ce passage injurieux tout à la fois à la mémoire de Bossuet et à la conduite de l'Église: « Bossuet, disciple de saint Augustin et profondément initié à la doctrine de ce Père, *ne trouvait pas* dans le livre de Quesnel les erreurs *qu'y voyaient les jésuites*. Était-ce faute de pénétration? Nous ne savons si l'on oserait le dire.... Il est vrai que depuis (en 1713) le Pape Clément XI censura de ce livre cent et une propositions. Cela prouve seulement que les jésuites firent adopter à Rome leurs interprétations, et rien autre chose (p. CLXXXII). » — Voilà, il faut l'avouer, une singulière manière d'écrire l'histoire. C'est malheureusement celle de M. l'abbé Guettée dans les volumes de son *Histoire de l'Église de France*, publiés depuis la condamnation de ce livre par la S. Congrégation de l'Index. — Nous n'avons rien dit de ces volumes, la condamnation qui a frappé l'ouvrage étant un avertissement plus que suffisant pour nos lecteurs. Nous nous en occuperons cependant, et nous tâcherons de le faire promptement.

**Merveilles (les)** *du corps humain; Précis méthodique d'anatomie, de physiologie et d'hygiène, dans leurs rapports avec la morale et la religion; ouvrage destiné aux ecclésiastiques, aux élèves de philosophie, aux gens du monde, et servant d'introduction à la* Médecine des passions *et à la* Théorie morale du goût, par M. J.-B.-F. Descuret, docteur en médecine. — 1 vol. in-8° de 524 pages, chez Labé, chez Jacques Lecoffre et Cie, chez Périsse frères et chez Charles Donniol; — prix : 6 fr.

La *Médecine des passions* a paru en 1844 et a été examinée dans notre tome III, p. 256 : — la *Théorie morale du goût*, publiée en 1847, a un compte rendu dans notre tome VII, p. 188

**Prophétie (la)**, par M. Denis de Chateaugiron, ex-magistrat de la ville de Paris; — 1 vol. in-8° de 426 pages, chez Lhuillier; — prix : 5 fr.

**Société (la)**, ou *Entretiens philosophiques sur les vrais principes*, par M. l'abbé C. de Piétri, aumônier du Sénat. — 1 vol. in-12 de XII-312 pages, chez Durand, et chez J.-B. Pélagand et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 2 fr.

C'est ici, sous un titre légèrement modifié, le même ouvrage dont nous avons parlé il y a 2 ans, p. 493 de notre tome XIII; il était alors intitulé : *De la société chrétienne*. — Nous aimons peu ces changements de titre; ils jettent dans l'esprit des lecteurs une confusion qui les conduit trop souvent à avoir dans leur bibliothèque deux exemplaires du même livre.

**Tableau historique** *d'une famille chrétienne*, par M. l'abbé Cl.-Ig. Busson. — 1 vol. in-12 de XII-252 pages, chez Gaume frères; — prix : 2 fr. 50 c.

**Théologie séraphique,** *extraite et traduite des OEuvres de saint Bonaventure*, par M. l'abbé C. Alix, et M. Aug. Alix. — *Le Soliloque et les Sermons sur les dix préceptes du Décalogue; traduction avec le texte en notes.* — 1 vol. in-12 de 400 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie; — *prix* : 2 fr.

**Traité** *dogmatique et pratique* **des indulgences**, *des confréries et du jubilé, à l'usage des ecclésiastiques*, par Mgr. J.-B. Bouvier. — 10e édit., entièrement retouchée et considérablement augmentée, 1 vol. in-12 de 486 pages, chez Gallienne, au Mans, et chez Leroux et Jouby, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

*Les additions et les corrections de cette nouvelle* édition ont été faites d'après les notes et les documents recueillis à Rome par le vénérable auteur en 18 2. Toutes les décisions, tous les décrets importants publiés depuis quelques années, y sont ou insérés ou indiqués. — Rien d'aussi complet, d'aussi exact n'avait donc encore paru.

**Vies des Saints** d'Alban Butler *et de* Godescard; *édit. augmentée de notes nouvelles et d'un grand nombre de Vies inédites*, par M. l'abbé Tresvaux; *de réflexions placées après la première Vie de chaque jour*, par M. l'abbé Herbet, *et entièrement revue* par M. Le Glay. — Tomes V et VI, 2 vol. in-12 de 624 et 614 pages, chez Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris; — prix : 3 fr. 50 c. le vol. (L'ouvrage complet aura 12 vol.) — Le même ouvrage se publie également en 6 beaux volumes grand in-8° à 2 colonnes, à 7 fr. le volume. Les 3 premiers vol. ont paru.

Nous avons parlé des quatre premiers volumes de cette édition aux pages 196 et 248 de notre tome actuel.

Le 5e volume commence au 5 juin, se termine avec le 10 juillet, et contient 26 Vies nouvelles. — Le tome VI commence au 11 juillet, finit le 14 août, et renferme 35 Vies nouvelles.

**Voix (Une) de Jérusalem**, *Considérations d'une néophyte sur la vie catholique*, par Mme la Comtesse Ida de Hahn-Hahn; *traduit de l'allemand* par M. Léon Bessy. — 1 vol. in-12 de VI-250 pages plus le portrait de l'auteur, chez Ambroise Bray; — prix : 3 fr.

M. Léon Bessy a déjà traduit du même auteur : *De Babylone à Jérusalem* (Voir p. 8 de notre tome XIV).

J. DUPLESSY.

15e ANNÉE. N° 10. Avril 1856.

215. **LA MYSTIQUE** *divine, naturelle et diabolique*, par GOERRES; *ouvrage traduit de l'allemand* par M. Charles SAINTE-FOI. — 5 volumes in-8° de 400 à 500 pages chacun (1854-1855), chez Mme veuve Poussielgué-Rusand; — prix : 25 fr.

(*Voir notre premier article à la page 49 du présent volume.*)

Nous abordons aujourd'hui la partie la plus obscure, et, il faut bien l'avouer, la plus problématique de la mystique générale. — A moins de rejeter le christianisme lui-même, personne ne peut nier qu'il y ait eu et qu'il y ait encore des miracles et des extases. L'Église ne s'est-elle pas chargée de garantir leur authenticité, et ne l'a-t-elle pas fait toutes les fois qu'il devait en rejaillir quelque honneur sur son divin Époux? Sa parole infaillible, voilà donc le fil conducteur qu'elle remet entre les mains de celui qui veut parcourir, sans s'égarer, le palais enchanté de la mystique divine. Mais quiconque se hasarde à passer outre, et à pénétrer dans le labyrinthe obscur de la mystique diabolique, voit ce fil conducteur lui échapper tout à coup ; le soleil de la vérité, qui resplendissait sur sa tête, incline vers l'horizon à mesure qu'il descend dans ces régions ténébreuses; bientôt c'est la nuit avec ses lueurs vacillantes et trompeuses, ses fantômes et ses terreurs. Il est entré dans l'empire du mal, c'est-à-dire, de l'erreur et du mensonge; il ne serait donc pas étonnant qu'il vînt à s'égarer. — N'exagérons pas cependant les périls de l'entreprise. Quoique l'Église n'ait pas voulu commettre son autorité en se prononçant sans nécessité sur une foule de faits singuliers plus ou moins authentiques, dans lesquels le salut des âmes la forçait d'intervenir, nous verrons que plusieurs rayons de la lumière divine qu'elle a reçue du Ciel, et qu'elle projette sur tous les sommets de la mystique divine, ont pénétré jusque dans les sombres demeures de la mystique infernale, pour nous en faire entrevoir les terribles réalités : rayons épars et affaiblis, que Gœrres a su réunir en un faisceau assez brillant pour éclairer ses pas et le guider. Suivons-le donc dans ces voies obscures où il s'engage, muni de tout ce que la foi, une science prodigieuse et une raison prudente et ferme peuvent offrir de sécurité.

Comme la pyramide infernale du poëte florentin, la mystique diabolique repose sur le mal radical personnifié dans Satan. En effet, la mys-

tique diabolique étant l'opposé de la mystique divine, puisque le but de celle-ci est l'union immédiate de l'homme avec le principe absolu du bien, au moyen de l'ascèse chrétienne, la première doit avoir pour but l'union immédiate de l'homme avec le principe du mal, au moyen de pratiques criminelles. Or, ce principe du mal, ou le mal radical, considéré d'une manière abstraite, étant une négation, et, par conséquent, un pur néant, et, d'un autre côté, l'être essentiellement bon ne pouvant rien produire de mauvais, pour exister celui-là a dû se personnifier dans une créature libre, ayant en soi le principe de ses actes et de ses déterminations. Le mal n'est donc ni éternel, ni nécessaire ; il a commencé, et c'est dans l'abus que Lucifer a fait de sa liberté qu'il a son origine. C'est ainsi que Satan a réalisé le mal en sa personne, non par un acte positif et créateur, mais par un acte négatif et destructeur de l'ordre établi par Dieu. C'est donc en lui qu'il faut chercher la racine de tous les vices ; et comme sa chute a entraîné la révolte d'une multitude d'esprits subalternes, il est devenu le chef d'un empire en tout l'opposé de celui du bien. Le contre-coup de cette division profonde et irremédiable, qui n'avait d'abord atteint que le sommet de la création, se fit bientôt sentir sur la limite du monde spirituel et du monde matériel ; et l'homme ayant succombé aux suggestions de Satan, le mal, inoculé en quelque sorte à la création tout entière dans la personne de son roi, l'infecta de son venin et se propagea jusque dans les régions les plus infimes et les plus obscures. — Satan avait été l'artisan de sa ruine ; l'homme au contraire avait été séduit. Cette différence dans la faute en amena une aussi dans la punition : l'homme ne fut ni confirmé dans le mal comme Satan et ses complices, ni, par conséquent, précipité dans l'abîme avec eux ; mais la division qui régnait déjà entre l'empire du bien et celui du mal, entre le ciel et l'enfer, se reproduisit dans le fond de sa nature. Semblable à la terre privée d'une lumière qui lui soit propre, et passant alternativement de la lumière aux ténèbres et du jour à la nuit, il oscille perpétuellement entre la vérité et l'erreur, entre la vertu et le vice, entre le bien et le mal ; et ces deux faces de sa nature, il les présente en même temps aux influences contradictoires du ciel et de l'enfer. Cette division profonde a passé également dans le monde matériel, qui n'est devenu qu'imparfaitement la proie du mal, et dans le sein duquel il est resté des principes salutaires, à côté d'autres principes perturbateurs et nuisibles.

C'est dans cet état que l'homme, chassé du Paradis terrestre, est en-

tré dans l'histoire et a commencé à se développer, soit pour le bien, soit pour le mal. Devenu en quelque sorte excentrique, au point de vue moral comme au point de vue physique, il se laissa entraîner par le poids de la concupiscence et il inclina vers les régions inférieures. Ainsi le rapport immédiat que la première femme avait noué imprudemment avec Satan, loin de se briser, se perpétua au contraire, et devint de jour en jour plus intime, jusqu'à ce qu'enfin Dieu effaça de la terre presque toute la race humaine pervertie, et livra à l'enfer par la mort ce qui appartenait à l'enfer. « Mais, suivant une ancienne légende, Cham, père de » Canaan, retrouva les caractères runiques qu'avait taillés Caïn, le père » dès enfants du monde, l'inventeur des arts mauvais, et que ses des- » cendants avaient enfouis dans la terre à l'approche du déluge (p. 11). » Deux cultes opposés élevèrent bientôt autel contre autel, le culte du vrai Dieu, et celui de Baal dont les frappantes analogies avec le Sabbat ne doivent pas être oubliées : ainsi, adoration du dieu Baal sous la forme d'un bouc, danses frénétiques, inspirations diaboliques, orgies où le sang coule au milieu des pratiques les plus impures ; tout cela se retrouve chez tous les peuples de l'antiquité, soit Grecs, soit barbares, de sorte que l'histoire de leurs religions n'est que l'histoire des pratiques diaboliques et magiques au moyen desquelles ils se mettaient en rapport avec le principe du mal. — Mais au moment où le règne de Satan semblait le mieux affermi, le Fils de Dieu descendit sur la terre pour le renverser et le détruire. Cependant il ne voulut pas enchaîner son ennemi dans la défaite qu'il lui fit essuyer ; il lui laissa même une certaine liberté d'action, et comme un reste de son ancienne puissance, en lui permettant de rentrer quelquefois, et du consentement de l'homme, dans son ancien domaine. — Le fleuve impur des traditions diaboliques ne sera donc pas entièrement tari : nous allons le voir, au contraire, rouler ses flots souillés dans ce lit large et profond que le paganisme, la grande hérésie des temps anciens, lui a creusé, et que les hérésies modernes se sont chargées de continuer jusqu'à nos jours. En effet, qu'on étudie les affinités secrètes des premières hérésies, soit des judaïsants, soit des gnostiques, qu'on les compare avec les doctrines-mères de l'Inde et de la Perse, et l'on verra bientôt qu'elles n'en sont que la reproduction sous une forme plus scientifique, et adoucie par le mélange de quelques dogmes chrétiens plus ou moins altérés. Mais il est dans la nature de tout principe de se dégager des voiles sous lesquels la prudence voulait d'abord le dissimuler, et de s'affirmer hautement et à la face du soleil,

C'est ce qui ne tarda pas d'arriver. Le fond du paganisme, la déification du principe du mal, se révéla clairement dans le manichéisme. Cette hérésie fut comme la sentine où vinrent se jeter et se résoudre toutes les hérésies anciennes; et, malgré les persécutions que l'horreur excitée par ses doctrines lui suscitait dans les pays où elle osait se montrer, elle se propagea dans toute la chrétienté et se perpétua jusqu'à nos jours, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre. Mais en même temps qu'elle produisait partout une égale corruption de mœurs, elle avait ses docteurs inspirés, ses faux prodiges, son culte et ses sacrements, dont le caractère satanique se faisait vivement remarquer par l'emploi de la magie qui y joua toujours le principal rôle. Qu'on ne s'étonne pas de retrouver les pratiques de la magie dans toutes les hérésies, car elles sont à l'erreur ce que la vie ascétique est à la vérité. Par l'erreur volontaire l'homme s'unit au père du mensonge, comme il s'unit à Dieu par la vérité; et par la pratique de la magie, il cherche à consommer cette union sacrilége, à la rendre immédiate, dans l'espoir de se mettre en possession de toutes les forces qui sont renfermées dans le principe auquel il adhère, comme par la vie ascétique l'âme fidèle s'unit à Dieu plus intimement et s'abreuve à la source même du vrai et du bien. Aussi y a-t-il toujours une négation au fond de toute pratique de magie, et, réciproquement, y a-t-il toujours de la magie dans toute hérésie arrivée à l'état de doctrine appliquée. Voilà pourquoi, dans ses luttes contre l'hérésie, l'Église n'a cessé de signaler à l'attention de ses enfants restés fidèles les pratiques ténébreuses par lesquelles les partisans de l'erreur, se trompant eux-mêmes les premiers, s'efforcent d'attirer à eux les faibles et les ignorants, et retiennent dans les filets de Satan ceux qui y sont tombés. Et comme les lois les plus sacrées de l'humanité étaient souvent violées dans ces pratiques criminelles, le pouvoir civil, même chez les barbares, intervint à son tour pour frapper les coupables de son glaive. De là les procès de magie si nombreux aux époques les plus fertiles en hérésies, et particulièrement après la naissance du protestantisme. Sans doute, dans ces sortes de procès, l'Église jugeait plutôt de la perversité de la volonté humaine que de la puissance magique de cette volonté et de la réalité objective des faits extraordinaires qu'on lui attribuait. Aussi ne s'est-elle jamais prononcée sur cette dernière et intéressante question; les tribunaux civils ne l'ont pas davantage éclairée. Mais faut-il en conclure que tout est illusion dans la magie? C'est ce qu'a fait l'esprit léger et frivole des

temps modernes ; il s'est débarrassé d'une question obscure et difficile en la niant. C'est là un procédé facile, mais qui n'est guère sérieux, et que les intelligences d'élite refusent d'employer ; elles ne peuvent se résoudre à regarder comme une chimère ce qui apparaît dans tous les temps, ce qui, malgré toutes les contradictions, se reproduit toujours de nouveau ; il y a là un fond de vérité que la crédulité, la superstition, l'ignorance et la barbarie peuvent bien défigurer ou altérer, mais qui, dès lors qu'il résiste à toutes ces causes de destruction, mérite autre chose que le dédain et l'oubli dans lequel l'incrédulité voudrait l'ensevelir.

Tels sont les faits généraux que Gœrres présente comme fondement de la mystique diabolique; c'est dans le terrain ferme, immuable, de l'histoire, qu'il fait reposer la pierre angulaire de tout l'édifice. Il trouve même un appui solide à son œuvre dans le sol plus vague et plus mobile de la légende ; car si le vrai est l'aliment de l'intelligence, le vraisemblable est celui de l'imagination ; et l'imagination, dans ses travaux les plus capricieux et les plus fantastiques, attache toujours les fils de sa trame à quelque chose de vivant, et imite la nature, qui se plaît à couvrir une ruine de verdure et de fleurs. C'est de cette tendance de l'imagination à s'emparer d'un objet existant déjà pour le travailler à sa manière et en faire une œuvre poétique, que sont nés le poème de l'Edda, les visions de l'autre monde et les voyages dans le pays des ombres rapportés par la légende, ainsi que tous ces héros fabuleux en qui se résument les croyances et se personnifie le caractère particulier de chaque époque, relativement à la magie.

Après avoir considéré la mystique diabolique dans son origine et dans ses manifestations historiques et poétiques, Gœrres aborde la question elle-même. Or, c'est dans l'homme que se passent tous ces phénomènes extraordinaires ; c'est dans sa double nature, physique et psychique, qu'ils ont leur siége, ou dans la nature extérieure, qu'elle soit ou non soumise à de certaines préparations. Il faut donc commencer par l'étude de l'homme et de la nature, au point de vue des forces magiques qu'ils recèlent et de leur influence réciproque ; c'est l'objet de la mystique naturelle. Parce que l'homme se sert ordinairement de la force magique pour nouer ses relations avec l'enfer, la mystique naturelle peut être regardée comme la base, ou, si l'on veut, comme le portique de la mystique diabolique ; indifférente en elle-même sous le rapport moral, elle peut donc devenir un instrument de crime, et voilà

pourquoi elle entre dans le plan de l'auteur, dont le but essentiel est d'étudier les deux tendances contradictoires de l'homme, d'un côté vers le principe du bien, et de l'autre vers celui du mal. — Ainsi donc, la seconde partie de l'ouvrage de Gœrres, que nous examinons dans cet article, est, en réalité, tout entière consacrée à la recherche des origines de la mystique diabolique, et s'il l'a intitulée *Mystique naturelle,* bien que la recherche des origines historiques que nous venons d'indiquer y occupe une grande place, c'est sans doute parce qu'il a cru reconnaître dans la mystique naturelle une des causes les plus fécondes des phénomènes de la magie et de la possession.

Rien n'est isolé dans les œuvres de Dieu : tout se tient et s'enchaîne ; depuis les éléments primitifs jusqu'aux êtres les plus parfaits dans leur organisation, il y a une gradation et comme un développement continu, sans transition brusque, de telle sorte que le règne organique, par exemple, renferme éminemment le règne inorganique, et se trouve de là même manière dans le règne animal. Mais l'homme résume en lui-même toutes les perfections des différentes classes d'animaux : il est donc tout à la fois le sommet, le dernier terme et le centre de la création tout entière, dont les rayons viennent aboutir à lui. Il est porté par tous les règnes de la nature, et il en est, dans sa partie corporelle, le produit le plus élevé et la plus haute expression. En lui se retrouve donc toute la série des formations antérieures, depuis les éléments primordiaux, tels que le feu et la terre, jusqu'aux animaux, dont les caractères variés se reflètent en lui, et laissent une empreinte, quelquefois si profonde, jusque dans la partie spirituelle de son être. Il suit de là que l'homme a nécessairement des rapports avec tous les êtres de la création, rapports d'autant plus intimes que la nature de chacun d'eux correspond plus parfaitement à la sienne. Ces rapports sont réciproques, car les rayons qui vont du centre à la circonférence retournent de celle-ci au premier ; et si l'homme agit sur la nature extérieure par ce qu'il a de commun avec elle, il reçoit à son tour les impressions et les influences de la nature. Avant le péché, l'homme agissait sur la créature avec toute la puissance de sa liberté ; il la dominait comme son chef, et c'est en lui qu'elle avait son point d'appui et son centre de gravité. Le péché a précipité l'homme de cette haute position : perdu dans la circonférence, l'homme se trouve aujourd'hui dominé par la nature beaucoup plus qu'il ne la domine. Cependant, comme le but final de la lutte où il est entré doit tourner à son avantage, et qu'il doit remonter sur son trône, il a

accepté le combat courageusement, et obtenu des succès partiels qui lui ont valu déjà la conquête d'une partie de l'empire qu'il doit recouvrer. Mais outre ces rapports généraux et ordinaires, il en est d'autres qui sont inaccoutumés et exceptionnels, où il semble que toutes les puissances de l'âme et du corps, dans certains individus, soient tournées et appliquées vers un seul point, sur un seul organe, pour lui donner une pénétration, une vigueur qui lui fasse franchir le cercle ordinaire de ses opérations. Ou bien c'est la nature, au contraire, qui pénètre par ses agents dans l'organisme humain, s'y établit en maîtresse souveraine et impérieuse, et le soumet à ses influences perturbatrices ou délétères. L'ivresse et les maladies pestilentielles sont des exemples de cette possession de l'homme par la nature, exemples que leur fréquence nous empêche de remarquer, mais qui n'en sont pas moins curieux et frappants.

Comme on le voit d'après l'énoncé de ces principes généraux, le travail de Gœrres est véritablement sérieux : il n'a pas voulu seulement recueillir des faits extraordinaires, dans le but d'intéresser ses lecteurs : il a cherché, avant tout, à expliquer ces faits, soit dans leurs causes, soit dans leurs manifestations. Jusqu'alors on avait trouvé, relativement à la magie, ou une crédulité excessive, ou une incrédulité absolue. Gœrres évite l'un et l'autre excès : il discute les faits, il propose des théories, il imagine des hypothèses, en un mot, il apporte le flambeau d'une raison éclairée dans la région des ténèbres et des fantômes. — Nous ne pouvons pas le suivre dans le récit des faits que les témoignages les plus authentiques lui permettent d'alléguer comme preuves de sa théorie sur les rapports exceptionnels dans lesquels l'homme peut se trouver engagé avec la nature, rapports involontaires, qui sont le résultat d'une disposition naturelle chez certains individus, et, par conséquent, indifférents sous le rapport moral, ainsi que nous l'avons déjà dit. Qu'il nous suffise de donner une idée de l'ordre dans lequel il les a classés. — Il est incontestable que le ciel influe sur la terre, et que l'ensemble des corps célestes, y compris notre planète, forme un tout complet et comme un animal vivant, ayant ses artères dans ces grands courants lumineux et magnétiques qui le traversent, sa respiration dans ce flux et reflux régulier des eaux, de l'atmosphère, du calorique et autres fluides impondérables. Or l'homme, quoiqu'il ait une vie personnelle et indépendante, fait partie de cet ensemble, et ne peut entièrement se soustraire aux influences de ces mouvements cosmiques. On

n'ignore pas, en effet, l'influence des astres sur les fièvres et sur certains tempéraments, influence qui finit souvent par amener des rapports magiques entre ces astres et celui qui les subit. De cette question l'auteur passe à l'examen des rapports mystiques de l'homme avec le monde élémentaire ou inorganique, ensuite avec le monde végétal, et enfin avec le règne animal. Mais, on le comprend, l'homme peut entrer avec ses semblables dans des rapports magiques beaucoup plus intimes encore. Ces rapports commencent ordinairement dans la partie inférieure et végétale de l'homme, et donnent lieu à cet état singulier connu sous le nom de vampirisme, ou se manifestent dans la faculté de donner la mort ou la santé avec le regard ; ils montent de là dans les régions de la vie animale, affectent particulièrement celle où réside l'appétit sexuel, et se produisent dans le phénomène du cauchemar, que les anciens désignaient sous les noms d'*incubus* et de *succubus*, *ab incumbendo et succumbendo*. Enfin l'homme vivant peut agir à distance sur un autre homme vivant, et exercer *sur lui une influence* salutaire ou pernicieuse, soit par le simple commandement de sa volonté, soit par suite de certaines manipulations ayant pour but d'amener le sommeil magnétique. Il peut encore arriver que l'homme entre de lui-même dans cet état exceptionnel où l'âme passe tout entière, pour ainsi dire, dans le monde interne des songes : c'est le somnambulisme spontané. — Jusqu'ici l'homme n'est pas sorti de la sphère du monde inférieur ; son regard a pu pénétrer au delà des limites qui lui sont assignées, et son action se faire sentir à des distances qu'elle n'atteint pas ordinairement ; mais le monde supérieur des esprits reste toujours fermé à ses yeux. Le don de seconde vue doit déjà soulever un coin du voile et l'initier à quelques-uns des secrets de l'avenir. Enfin l'homme, sortant du cercle du monde inférieur, entre dans les régions habitées par les pures intelligences. C'est à cet état nouveau que se rattachent les apparitions des défunts et les opérations des esprits connus sous le nom de lutins ; le caractère familier et espiègle de ces derniers leur donne quelque chose d'indéterminé et d'équivoque qui pourrait peut-être rassurer sur les conséquences de leur badinage, si, à travers leurs plaisanteries, on n'avait vu plus d'une fois percer, comme un éclair, la lueur sinistre du feu qui les dévore. L'auteur n'a pas jugé à propos de s'occuper des apparitions des défunts ; mais il s'est arrêté longtemps sur les phénomènes de la seconde espèce ; et les faits qu'il rapporte à ce sujet laissent bien loin en arrière, sous le rapport magique, toutes

les excentricités qu'on a mises sur le compte des esprits frappeurs de nos jours. De ces phénomènes attribués aux lutins, et dans lesquels l'homme est toujours passif, nous passons aux opérations des esprits mauvais, opérations qui ont été pour les saints une source féconde d'épreuves et de combats.

Gœrres est loin de garantir l'authenticité de tous les faits qu'il cite ; et d'ailleurs il n'oblige personne à leur donner plus de créance que lui-même ne leur en accorde. Là, du reste, n'est pas la question : que le plus grand nombre même soit douteux, peu importe, pourvu qu'il y en ait de certains ; quoi qu'il en soit alors de la crédulité humaine par rapport à la magie, il reste prouvé que, sans recourir à une intervention extraordinaire de la Providence, uniquement en vertu des forces surexcitées de la nature et par suite de dispositions que l'on pourrait appeler excentriques, l'homme peut être le sujet de phénomènes pour l'explication desquels il faut recourir à d'autres principes qu'à ceux d'une doctrine purement matérialiste. Cette conclusion est assez importante pour qu'on ne néglige pas les prémisses qui la renferment.

A. Marchal.

216. **L'AUMONIER DU RÉGIMENT**, *ou la Conquête d'Alger*, par Mme la comtesse Eugénie de la Rochère. — 1 volume in-8° de XXII-368 pages (1855), chez Julien, Lanier et Cie, au Mans et à Paris ; — prix : 3 fr. 50 c.

L'*Aumônier du régiment* est l'histoire de la conquête d'Alger par les Français en 1830 ; mais ce titre montre tout d'abord que l'histoire est ici encadrée dans le roman. Nous n'avons pas à nous occuper de la partie historique elle-même : il nous suffira de dire qu'après avoir retracé rapidement le tableau des événements qui se sont déroulés sur le territoire de l'Afrique actuellement française, l'auteur a fait heureusement entrer le récit de notre conquête dans celui des faits créés par sa féconde imagination. Le départ de la flotte, le débarquement, le premier combat, la prise d'Alger, sont décrits comme les décrirait l'historien, avec la même exactitude, et avec beaucoup d'intérêt. Quant au héros du livre, l'abbé de Granville, l'auteur le montre toujours à la hauteur de son rôle vraiment divin, soit qu'il sauve des flots des soldats qui se noient, et parmi eux l'un des plus ardents à entraver son ministère, soit qu'il supporte patiemment les sarcasmes des militaires incrédules qui se font un plaisir de le tourmenter, soit qu'il défende

sibles comme sur les mondes visibles, sur les temps antérieurs aussi bien que sur le présent et sur l'avenir. — Nous n'ajouterons pas un mot sur ces billevesées, tout aussi raisonnables, après tout, quoiqu'avec un moindre appareil scientifique et littéraire, que la métempsychose de M. Jean Reynaud, dont nous parlerons bientôt. Tant il est vrai que les sages délirent comme les fous, quand ils ferment les oreilles à la parole de Dieu interprétée par son Église infaillible ! C. MILLÉ.

**287. LA MYSTIQUE** *divine, naturelle et diabolique*, par GOERRES; *ouvrage traduit de l'allemand* par M. Charles SAINTE-FOI. — 5 volumes in-8° de 400 à 500 pages chacun (1854-1855), chez Mme veuve Poussielgue-Rusand; — prix : 25 fr.

(*Voir nos deux premiers articles, pp. 49 et 457 du présent volume.*)

De la mystique naturelle, région intermédiaire et douteuse, où le feu de l'abîme, aussi bien que la lumière des cieux, projette ses reflets, nous arrivons enfin à la mystique diabolique, dont les traditions religieuses et l'histoire nous ont déjà fait connaître l'origine et les développements, et qui trouve dans l'opposition et le désordre des éléments naturels, ou dans le mal physique, un point d'appui et comme une issue pour propager son empire et l'étendre jusque sur l'homme. Le mal moral, voilà son fond, sa nature intrinsèque; c'est aussi le centre commun dans lequel tendent à se réunir toutes les volontés qui sont entrées dans la sphère de son action. Mais comme le mal en soi n'est rien et que le mauvais seul existe, il s'ensuit que Satan, qui a réalisé le mal en sa personne, est le fondement véritable, le centre réel de la mystique diabolique, et que c'est par l'union que d'autres volontés contractent avec sa volonté, foyer de toute corruption, que se forme la cité infernale. Or, le mal moral peut se propager de deux manières : par contagion, comme toutes les maladies pestilentielles qu'on aspire involontairement avec l'air qui en recèle le venin, ou par un acte positif et responsable de la part de celui qui, non-seulement s'en laisse volontairement infecter, mais recherche le poison sciemment et librement, ou devient lui-même un foyer de contagion pour les autres. Le péché originel se communique d'après le premier mode de propagation; c'est une véritable peste, dont nous contractons le virus en naissant, et sans aucun acte personnel de notre part. Le fait primitif par lequel Adam s'est *révolté contre Dieu est devenu comme fluide* avec le temps : ayant trouvé un conducteur dans l'élément spirituel de

notre nature, il a *infecté* toutes les générations humaines jusqu'à nous. C'est là la possession dans le sens vrai du mot; car si, dans les cas ordinaires de ce phénomène diabolique, nous trouvons une puissance extérieure à l'homme, qui s'empare de toutes ses facultés et les enchaîne dans la mesure des dispositions qu'elle y rencontre, nous voyons dans le péché d'origine la même puissance, extérieure au premier homme, enchaîner avec la liberté personnelle de celui-ci la liberté de tous ses descendants ; et même, dans la possession comme on l'entend communément, cette puissance mauvaise ne fait qu'ajouter de nouveaux liens à ce lien primitif qui enlace toutes les générations humaines pour les rattacher plus fortement à son empire. Quant au péché de Satan, il a évidemment le caractère du péché de magie, car l'initiative vient de sa volonté personnelle; et, de même que dans la magie proprement dite, la volonté pervertie cherche dans l'énergie des éléments de la nature un moyen de réaliser plus complétement ses desseins criminels, Satan a cherché aussi dans le côté vulnérable de l'homme comme une ouverture pour y déposer le venin qu'il avait engendré, et dont il voudrait infecter la création tout entière. — La possession et la magie sont donc, relativement à la chute du premier homme, une continuation, un prolongement de cette première faute dans tous ses éléments, de même que tous les éléments particuliers de la rédemption, présents au souvenir de tous les siècles, se propagent et se développent, sous la forme d'une tradition vivante, dans les saints mystiques et dans leurs œuvres, et particulièrement dans l'extase et le miracle. C'est ainsi que la mystique infernale est, dans ses deux ramifications principales, la contre-partie de la mystique divine : tant il est vrai que le démon, dans ses œuvres et jusque dans la composition intime et fondamentale de son empire, ne fait que chercher à imiter les œuvres de Dieu !

La mystique diabolique a ses préparations, ses exercices ascétiques, comme la mystique divine. De même que la mortification chrétienne dégage l'âme des liens de la chair et la transporte dans les régions supérieures de l'esprit, pour la soumettre plus complétement à la grâce et en faire un instrument plus apte et plus docile de ses opérations, l'ascèse diabolique dispose les adeptes à subir les influences du maître, et donne à leur volonté une puissance magique plus efficace; avec cette différence, toutefois, que le disciple du Christ ne se propose jamais, pour but formel de ses mortifications, d'atteindre les hauteurs péril-

leuses de l'extase, mais seulement d'obéir à la loi fondamentale de la vie chrétienne, qui est de racheter son âme par la mort du vieil homme, tandis que le disciple de Satan n'accepte le joug, quelquefois bien lourd, de l'ascèse infernale, que dans l'espérance de parvenir à déchirer le voile qui lui cache la région des esprits, et à assujettir à son orgueil des puissances plus fortes que lui. Les initiations dans le paganisme, les danses des derviches mahométans, l'onguent magique des sorcières parmi les chrétiens, ne sont rien autre chose que des moyens physiques employés dans le but d'exciter l'organisme, et, suivant l'expression de l'auteur, de polariser plus fortement la vie, de lui donner une concentration, et, par suite, une intensité et une extension plus grandes, et de parvenir enfin à la clairvoyance. — De l'organisme l'ascèse diabolique passe dans le domaine moral ; elle conduit à l'incrédulité par la négation formelle de la vérité, et, de là, à la superstition, à la fausse magie naturelle, à la fausse divination et à la magie noire, qui sont les trois exercices ascétiques par lesquels l'homme est initié aux mystères de l'enfer. Elle s'aide naturellement de tous les vices dont l'homme est capable pour l'enlacer dans les filets de Satan, et en particulier de l'orgueil et de la volupté. Enfin, et c'est l'acte essentiel de l'ascèse diabolique, l'homme peut faire avec Satan un pacte en vertu duquel il se sépare complétement de la cité de Dieu pour devenir citoyen de la cité infernale.

C'est par ces degrés de l'ascèse diabolique que l'homme descend dans l'abîme, et qu'il entre avec le mal radical dans des rapports exceptionnels, monstrueux, qui lient sa liberté et l'assujettissent lui-même, quelquefois irrévocablement, au maître qu'il s'est choisi. Ces rapports sont volontaires lorsqu'ils se nouent à la suite et comme conséquence des préparations ascétiques dont nous venons de parler, ainsi que nous le voyons dans la magie ; dans d'autres circonstances, l'homme peut s'y trouver engagé sans les avoir recherchés : c'est le cas de la possession. La magie est toujours coupable, tandis que la possession, si elle peut l'être dans son principe lorsqu'elle est, par exemple, le résultat d'une longue habitude dans le péché, peut n'être souvent que l'effet de cette faiblesse générale que le péché originel a laissée dans la nature humaine, laquelle est devenue, depuis ce moment, accessible à la contagion spirituelle de même qu'à la contagion des poisons de la nature. L'auteur commence par traiter de la possession, parce que, l'homme y jouant un rôle moins actif que le principe mau-

vais qui le domine et le tyrannise, elle est une manifestation du mal moins énergique que la magie, cette seconde branche de la mystique diabolique dont les fruits corrompus portent plus visiblement la trace du sol maudit qui les a produits.

Telle est la double question que Goerres examine en détail, et par laquelle il clot son grand ouvrage. La possession prend sous sa plume les proportions d'un drame, dont il déroule les phases émouvantes de cette main habile et ferme qui excite et soutient l'intérêt sans jamais le fatiguer. Il nous la montre successivement dans sa nature, dans les phénomènes qui la trahissent au dehors, dans ses influences sur les régions diverses de la personnalité humaine, depuis les plus obscures et les plus infimes jusqu'aux plus élevées, et enfin dans son dénouement, que l'Église prépare et consomme en faisant usage, dans ses exorcismes, de la puissance qu'elle a reçue de son chef pour chasser les démons et continuer ainsi l'œuvre de la rédemption des hommes commencée sur le Calvaire.

Goerres suit la même marche dans la question de la magie. En recherchant ses origines et ses causes, dont la plus féconde et la plus énergique est sans contredit l'hérésie des manichéens, il nous donne des détails très-curieux sur la position des Juifs au milieu des populations chrétiennes du moyen âge, état violent qui les conduisit au crime de la magie, dans l'espoir d'engager les puissances infernales dans leur cause, et d'obtenir d'elles des secours efficaces pour défendre leur vie et leur fortune contre les fureurs populaires. Les Bohémiens sont l'objet d'une autre étude non moins curieuse et non moins intéressante. On sait la réputation équivoque et l'impression de terreur vague qu'a toujours laissées après lui, dans ses courses vagabondes, ce peuple singulier, marqué au front du signe de la magie. Enfin le paganisme, dont on retrouva dans le sol européen des racines vigoureuses encore, bien longtemps après que l'arbre lui-même eut disparu, et surtout dans les lieux retirés et protégés par de hautes montagnes où la civilisation chrétienne, rencontrant dans ces barrières naturelles des obstacles presque insurmontables à son cours régulier, ne pouvait parvenir que très-difficilement et très-tard ; le paganisme, disons-nous, perpétuant les traditions diaboliques du vieux monde, favorisait aussi, par les pratiques impures et sanguinaires de son culte, le penchant inné dans l'homme, surtout chez le paysan, pour la magie. A ces origines historiques de la magie, il faut ajouter encore les dispositions naturelles

de certains individus que leur constitution excentrique incline vers les régions ténébreuses, et qu'une espèce de sympathie monstrueuse pour les esprits mauvais amène à conclure avec eux un pacte formel.

Enfin Goerres entre dans le cœur de la question, et discute franchement les horreurs dont les annales de la magie sont remplies. Une analyse initierait très-imparfaitement le lecteur aux problèmes que l'auteur essaie de résoudre ou qu'il se contente de poser. Du reste, nous avons dû nous borner à découvrir les bases de la doctrine de Goerres, et nous croirons avoir atteint notre but si nous sommes parvenus à prouver que ces bases sont, d'une part le dogme catholique, et, de l'autre, l'histoire : la nature du sujet qu'il avait choisi n'exigeait rien moins que ces assises éternelles et immuables pour forcer les esprits prévenus à admettre qu'il ne s'agissait pas ici de fantasmagorie et de contes populaires, mais de faits réels et palpables, qu'il est peut-être plus aisé de nier que d'expliquer. — Parmi les faits que rapporte Goerres, il en est certainement dont l'authenticité est très-contestable, et qui, par leur caractère étrange, paraîtront invraisemblables à plus d'un lecteur, surtout en France, où la croyance à la réalité des phénomènes magiques est moins forte qu'en Allemagne. Puisque le traducteur a cru pouvoir modifier l'ouvrage original, soit en resserrant les passages trop étendus, soit même en retranchant ce qui lui paraissait inutile, il aurait dû, croyons-nous, tenir compte de cette susceptibilité que nous ne jugeons pas, mais qu'il fallait peut-être respecter, du moins dans l'intérêt du livre lui-même. D'un autre côté, les Allemands ont le sentiment de la nature bien plus développé que nous ; ils lui accordent une force plastique plus grande et plus énergique : à leurs yeux, l'homme, bien qu'il ait une vie personnelle, et, par conséquent, indépendante, ne peut cependant se soustraire entièrement aux enchantements de cette magicienne ; or, c'est sur cette idée, exagérée sans doute, des forces de la nature, que reposent plusieurs des explications que nous donne Goerres à l'occasion des phénomènes merveilleux de la mystique. Mais quels que *soient les préjugés* avec lesquels on a pénétré dans ce monument gigantesque, on en sort, sinon converti à la croyance de l'auteur, du moins émerveillé du zèle infatigable qu'il a mis à parcourir le ciel, la nature et l'enfer, pour recueillir les prodiges, qu'ils ont enfantés, et de l'art infini avec lequel il a su les grouper.

A. Marchal.

288. **PREMIÈRES NOTIONS** *de religion, à l'usage des jeunes enfants dans les écoles, les salles d'asile et les familles,* par le R. P. Grégoire Girard, de l'Ordre des Cordeliers. — In-12 de 168 pages (1854), chez Desobry et E. Magdeleine; — prix : 1 fr. 25 cent.

A mesure que les salles d'asile tendent à se multipier et à acquérir une plus grande importance, l'éducation de la première enfance excite aussi une plus vive préoccupation dans les esprits. Il s'agit de développer graduellement et avec méthode des intelligences qui naissent à peine, de faire épanouir et de tourner vers le bien le cœur de ces milliers d'enfants du peuple que recueillent les salles d'asile dans nos villes et les petites écoles dans nos campagnes : voilà certes une question aussi grave que délicate, aussi intéressante aux yeux de la famille et de la société qu'elle l'est aux yeux de la foi. Aussi voyons-nous l'Église et l'État, d'un commun accord, apporter la plus sérieuse attention à la résoudre, recueillir et étudier avec soin les meilleures méthodes à mesure qu'elles se produisent, pour les essayer et en faire l'application pratique. Des personnes du monde y consacrent leur fortune et leurs loisirs; des directrices habiles et dévouées se sont mises à l'œuvre, et ont déjà obtenu de consolants succès. C'est à elles, c'est à quiconque s'occupe de cette portion de l'enfance si digne de sollicitude et d'intérêt, que s'adresse le P. Grégoire Girard dans le charmant petit livre que nous avons sous les yeux. — Mieux que personne assurément, le bon religieux de l'Ordre des Cordeliers a le droit de se faire écouter en pareille matière. Il n'était pas seulement un ami de l'enfance par le dévouement du cœur et par le sentiment de la piété chrétienne : les travaux si remarquables et si nombreux qu'il a mis au jour à l'usage des écoles et des familles, attestent en lui une expérience consommée, une étude consciencieuse et approfondie de toutes les matières pédagogiques qu'il traite. Son *Cours éducatif de langue maternelle* lui a, sous ce rapport, acquis depuis longtemps une réputation exceptionnelle et justement méritée. — La méthode qu'il a adoptée dans ces *Premières notions de religion*, est celle du dialogue, comme étant plus que toute autre attrayante pour les petits enfants, propre à éveiller leur intelligence, à piquer leur curiosité et à soutenir leur attention. Elle n'est pas nouvelle sans doute dans l'enseignement des salles d'asile : depuis quelques années un grand nombre d'ouvrages à leur usage ont paru sous cette forme ; on a des dialogues sur l'histoire de France et sur la géographie, sur les sciences naturelles, sur la houille, sur le gaz, etc., sur

*expliquée*, par M. l'abbé F. LANSAC, directeur de l'École préparatoire des Carmes. — Nouvelle édit., 1 vol. in-18 de 528 pages, chez Thuillier, et aux Carmes; — prix : 2 fr.

**Prophéties (les) messianiques** *de l'ancien Testament*, ou *la Divinité du christianisme démontrée par la Bible*, par M. l'abbé Guillaume MEIGNAN. — 1 vol. in-8º de 664 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 7 fr.

Prophéties du Pentateuque, précédées des preuves de l'authenticité des cinq livres de Moïse.

**Règne (le) du christianisme dans le monde.** *Influence de la religion chrétienne sur la société aux différentes époques de l'histoire*, par M. l'abbé A. LAVIRON. — 1 vol. in-18 de 432 pages, chez Eugène Belin; — prix : 1 fr. 75 c.

**Règne (le) du christianisme** *dans le monde. Du progrès moral, intellectuel et social accompli sous l'influence des idées chrétiennes*, par M. l'abbé A. LAVIRON. — 1 vol. in-12 de 336 pages, chez Eugène Belin; — prix : 1 fr. 75 c.

**Révolution (la).** *Recherches historiques sur l'origine et la propagation du mal en Europe depuis la Renaissance jusqu'à nos jours*, par Mgr GAUME. — *Révolution française, 2e partie.* — In 8 de 304 pages. chez Gaume frères; — prix : 2 fr. 50 c.

2e livraison. — Les quatre premières livraisons seront consacrées à la Révolution française (Voir p. 563 de notre présent volume).

**Robinsons (les) français**, ou la *Nouvelle Calédonie*, par M. J. MORLENT. — 1 vol. in-8º de 216 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 1 fr. 25 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes, — nouvelle série.

**Rome,** *Lettres d'un pèlerin*, par M. Edmond LAFOND. — 2 vol. in-8º de XVIII-616 et 616 pages, chez Ambroise Bray; — prix : 12 fr.

Contient 116 lettres.

**Sacrement (le saint)**, ou *les Voies de Dieu*, suite à *Tout pour Jésus*, par le P. Frédéric-William FABER, supérieur de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri (de Londres); trad. par M. F. de BERNHARDT, avec l'autorisation spéciale de l'auteur. — Tome I, in-12 de 300 pages, chez Ambroise Bray; — prix : 6 fr.

**Suprématie (la)** *de saint Pierre et de ses successeurs les Pontifes romains; ouvrage composé par* le P. John MAC-CORRY, missionnaire apostolique; *traduit et annoté* par M. l'abbé GOBERT, chanoine honoraire de Grenoble. — 1 vol. in-8º de 240 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 3 fr.

**Vies** *des premières ursulines de France, tirées des chroniques de l'Ordre*, par M. Charles SAINTE-FOI. — 2 vol. in-12 de 390 pages chacun, chez Mme veuve Poussielgue-Rusand; — prix : 4 fr.

**Voyages au Soudan oriental,** *dans l'Afrique septentrionale et dans l'Asie Mineure, exécutés de 1847 à 1854, comprenant une exploration dans l'Algérie, les Régences de Tunis et de Tripoli, l'Asie Mineure, l'Egypte, la Nubie, les Déserts, l'île de Méroé, le Sennaar, le Fa-Zoglo, et dans les contrées inconnues de la Nigritie; avec atlas de vues pittoresques, scènes de mœurs, types de végétation remarquables, dessins ethologiques et scientifiques, panoramas, cartes géographiques, un parallèle des édifices antiques et modernes du continent africain et une exploration archéologique en Asie Mineure*, par M. Pierre TRÉMAUX, architecte. — Livraisons 1 à 20, chez Borrani et Droz.

L'ouvrage sera publié en 3 séries, dont 2 relatives à l'Afrique, contenant : la première, la partie pittoresque et scientifique, et la deuxième, la partie des constructions et des monuments de tous les temps et de tous les styles; la troisième série, relative à l'Asie Mineure, comprend la l'exploration archéologique faite dans cette contrée.

Les livraisons se composeront de 3 photographies et de 3 planches in-folio, les unes gravées, les autres lithographiées et coloriées ou teintées, avec texte descriptif, du même format pour chaque sujet; en outre de ce texte, il y aura 2 beaux vol. in-8o, formant deux livraisons pour la première série, et une introduction sur papier in-folio pour chacune des autres séries.

La première série se composera de 64 planches, cartes et photographies, avec texte descriptif in-folio, et de 2 beaux vol. in-8o séparés; le tout formant 18 livraisons.

La deuxième série, composée de 76 planches et photographies, avec texte descriptif, et d'une introduction, formera 18 livraisons.

La troisième série, composée de 215 planches et photographies, avec texte descriptif, et d'une introduction, formera 50 livraisons

En tout 86 livraisons.

Prix de chaque livraison, paraissant tous les deux mois : 10 fr.

**Zèle (du)** *de la perfection religieuse, des moyens de l'exciter, de l'accroître, de la conserver*, par le P. Joseph BAYMA, de la Compagnie de Jésus; *traduit du latin* par le P. Pierre OLIVAINT, de la même Compagnie. — 2e édit., 1 vol. in-32 de 256 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 80 c.

La 1re édit. a paru en 1853, sans nom d'auteur ni de traducteur; nous en avons parlé p. 480 de notre tome XII.

J. DUPLESSY.

# TABLES.

## I.

### TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie Catholique*, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.



## II.

### TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la Table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse ; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

*Explication des signes employés dans cette Table, et qui précèdent les titres des ouvrages.*

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, tels que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — — aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — — aux PERSONNES INSTRUITES qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE ou PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.

A. Indique les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS

Y. — les livres absolument MAUVAIS.

M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.

R. *Placée toujours après un chiffre,* cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve.*

Y. *Placée après un chiffre,* cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée,* et qui ne peut être *lu que par quelques-uns,* et pour des *raisons exceptionnelles.*

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres, indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi a toutes les classes intermédiaires; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

## A.

## B.



## C.

**E.**

## F.

**K.**



**L.**

**M.**

**N.**



**O.**



**P.**

## Q.



## R.

## V.

## III.

### TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

**A.**

E.



F.



G.

## H.



## J.

---

*ERRATA.*

*Page* 77, *ligne* 11, de l'appliquer, *lisez* de s'appliquer.
*Page* 81, *ligne* 26, J.-J. Rousseau, *lisez* J.-B. Rousseau.
*Page* 125, *ligne* 6, d'idées, *lisez* d'idéal.
*Ibid.*, *ligne* 22, l'idylle à Marie, *lisez* l'idylle de Marie.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,

A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

